



Rédaction, comité de lecture : Anakyn, Christophe Girard, Gaëlle, Odéliane, Perceval

Art designer, graphics & maquette conception : Hugues Perrin

La responsabilité morale et idéologique des textes publiés dans le fanzine n'engage que les auteurs. Tous droits de reproduction réservés aux auteurs.

Notre site : <http://www.litterature-fantastique.info>



.XII.



Editorial



Il est plus facile de suivre le chemin déjà tracé que de construire son propre chemin, cette autre voie tant désirée qui briserait une fois pour toutes les aléas d'une vie bien terne. Mais cet autre chemin tellement attirant paraît si inaccessible... A moins bien sûr que le temps d'une lecture vous accepteriez de nous suivre dans les limbes de ce subconscient ?...

Que se passerait-il si l'on prenait un autre train, si les remords finissaient par se dissiper et que la voix du passé devenait silencieuse ? Bien sûr il y a l'alcool pour oublier, pour se laisser emporter sur les flots du Léthé, mais il y a ensuite le terrible réveil où l'on prend conscience de ce qu'on est devenu. Les atrocités de la guerre laissent également une marque indélébile dans la mémoire, comment oublier tout ce sang versé ? Comment oublier le fait qu'on soit devenu en l'espace d'un si court instant un meurtrier assoiffé de vengeance ?

Petit soldat qui pleure un Frère disparu, femme cruelle, enfermée dans un égocentrisme démesuré qui lui fait oublier qu'un jour pourtant elle a aimé. Prince des ténèbres, plainte de l'enfant seul, hallucination passagère ou début de folie ? C'est autant de personnages déchus qu'on ne cesse de croiser et de fuir à la fois.

Le monde semble tomber dans la déchéance, des gouffres d'incertitude se creusent sous nos pas à mesure que nous avançons, nous cherchons des prises auxquelles nous raccrocher, mais toutes semblent partir en fumée. C'est à croire que des créatures maléfiques nous gouvernent, qu'elles se jouent de nous comme à une farce téléphonique dont on ne verrait plus le bout. On se recroqueville dans sa solitude, dans les plaisirs interdits qui ne font que nous abîmer davantage. Notre futur est peut-être inscrit quelque part, sur un étrange morceau de papier ou dans la lie d'un vin au pourpre éclat... La douleur se veut plus persistante loin de l'être aimé qui s'en va déjà au loin, pour brûler dans d'autres bras, vers d'autres destinées plus lumineuses.

Chaque ride accumulée par le temps ne fait que rappeler les erreurs du passé, de cet enfant mort-né qu'on aurait pu garder et voir grandir, de cette chance qu'on aurait pu saisir à un moment donné, de cette blessure béante qu'on aurait pu éviter et qui vous laisse las, défiguré à jamais...

Après toutes ces épreuves douloureuses, venez comme le décadent Des Esseintes vous reposez dans ce grand pavillon de Fontenay pour vous consacrer à l'oisiveté et à l'étude, pour créer des parfums raffinés et pourquoi pas pour vous aménager un jardin de fleurs vénéneuses... ô combien mortelles mais si belles à regarder !

Les Nouvelles



Iron Lung – Denis Roditi

We're too young to fall asleep

Too cynical to speak

We are losing it can't you tell?

We scratch our eternal itch

Our twentieth century bitch and we are grateful for our

Iron Lung

Radiohead

Mes mains couvrant mon visage, mes yeux, j'écoute les explications de Mr Verner. Je n'ai pas dormi de la nuit. Je ne vois rien, ne sens rien : la classe ressemble à un vaste pays glacé et

insomniaque. Le taux de suicides a encore augmenté cette année. Quelles en sont les causes ? J'ai peur de connaître la réponse.

Mr Verner découvre ses deux rangées de petites dents fines pour sourire, un sourire mort-né, et j'entends des éclats de rire autour de moi. Nous étudions, je crois, l'analyse et la systémique- deux approches aux divergences exaltantes. Le fait que je sois dans cet état aurait deux causes : les créatures de la nuit (cause numéro une) et ma propension naturelle à l'insomnie (cause numéro deux, induite par la première). Et peut-être, aussi, mon insatiable curiosité.

La matinée est froide ; pluvieuse ; dépressive. L'atmosphère se caractérise par une absence de musique et d'intelligence. Parfois, j'ai l'impression d'être entouré d'êtres humains normaux et valables. Ce n'est pas tout le temps le cas. Parfois, c'est dur à dire, mais il me semble que je suis le seul être humain valable sur cette terre. Ne serait-ce pas à cause de ces créatures de cauchemar, voletant à mi-chemin entre la réalité et l'éveil qui sont en train de s'emparer de ma vie ?

Il faudrait que je m'interroge davantage là-dessus.

Mais je n'ai ni le temps, ni la mémoire nécessaire pour m'en souvenir –elles me la volent pour éviter que je ne répande trop d'informations sur leur nature réelle et sur le but ultime de leur passage sur Terre. L'après-midi même, j'aurais déjà oublié à propos de quoi je voulais m'interroger. Bientôt, j'en ai l'intime conviction, je ne me souviendrai même plus du commencement de cette histoire : il sera alors temps pour moi de prendre un long, long repos.

– Clay ? Eh, Clay ?

Gary, qui est assis à la table d'à côté, réclame mon attention ; mais je suis dans un monde où Gary n'est qu'un signe, un élément d'une vaste abstraction.

– J'ai un gag. T'es prêt ?

– C’est pourquoi il faut déterminer les paradigmes, afin de cerner le problème pour y apporter un remède, dit Mr Verner en dessinant un rectangle au tableau noir.

– Tu sais ce que fait une blonde quand elle a trop bu ? me demande Gary.

Le voisin de Gary –Mitch– éclate de rire par anticipation. Mr Verner lui jette un coup d’œil courroucé puis reprend le fil de son cours.

– Non.

– Elle...

A cet instant, Gary s’étrangle, les yeux lui sortent des orbites et un peu de sang gicle de sa tête.

– Mmm ? je demande.

Mais je n’entends pas la réponse de Gary, qui vient de se faire expulser de la classe par Mr Verner. Il fait un petit salut ironique en partant, et je me demande : est-ce que j’ai bien vu, est-il vraiment arrivé ce truc à Gary ? Les créatures de mes cauchemars chuchotent dans ma tête, sarcastiques. Puis, le bruissement d’un millier d’ailes.

Je ne sens pas mon lit, seulement la fatigue. Ai allumé la radio et une musique pleine de vie, sirupeuse, sort des enceintes. Une musique destinée à contrebalancer l’horreur du monde ; à reconforter les gens dans leur chaumière. A leur faire croire qu’il existe de bonnes âmes qui, comme eux, croient encore au pouvoir rédempteur de l’amour.

J’ai fermé la porte de ma chambre à clé. Ai l’impression qu’on me frotte un tronçon de glace sur le crâne, les paupières. Pas une pensée consciente de me vient, sauf celle-ci : chaque jour, chaque minute, chaque seconde, chaque particule infinitésimale de temps porte un potentiel de mort. C’est une vérité que j’ai beaucoup ressassée ces dernières semaines.

Mais cette peine que je m'inflige m'incite à me demander si mon cerveau n'est pas bloqué quelque part. N'a-t-il pas cessé de tourner, me laissant voguer sur une mer glacée, inconsciente ? Suis-je bien responsable de ce que je fais ? De ce que je *pense* ?

Je commence à m'assoupir ; éteins la radio. Pense à un rêve que je pourrais faire. Un rêve tellement horrible qu'il éloignera ma peine, et me fera retrouver un peu mes esprits : un catharsis. Ce rêve ne vient pas, et je sombre dans un océan noir et arctique. Suis réveillé par la sensation d'avoir oublié quelque chose. Ca peut être n'importe quoi. Ca n'a finalement pas d'importance.

Ce matin, le matin de la seconde journée –du moins aussi loin que portent mes souvenirs–, les créatures sont descendues à moi. Je les connais bien à présent. Elles sont noires, avec de grandes ailes déchirées et des yeux triangulaires blancs. Elles m'ont réveillé en hurlant comme des chiots et, pour qu'elles se taisent, pour qu'elles cessent de proférer leurs insanités, j'appuie sur le bouton de mon réveil.

Je me dirige vers la cuisine de mon studio en traînant des pieds et en jetant un coup d'œil par la fenêtre. Il pleut. Tout rayon de soleil est exclu ; je ne vois que les traînées infinies et entrecoupées de la pluie.

Le téléphone sonne.

– Ici Clay Rendell, je réponds en décrochant le combiné, ma voix encore toute embrouillée de sommeil.

– Clay, ici...ici, Lauren.

– Ah. Salut, Lauren. » Je souris en reconnaissant la voix de ce qu'il conviendrait désormais d'appeler ma « meilleure amie ».

– Clay, je n'en peux plus. » La voix de Lauren trahit son extrême tension. J'ai l'impression qu'elle a beaucoup pleurée. « Je t'appelais parce que...Je crois que tu deviens malade, Clay. J'ai parlé à Bret l'autre jour, il pense que tu as un problème. Tu comprends, Clay ? Un sérieux problème. Il m'a dit que...

J'interromps son flot hystérique.

– Ecoute, est-ce qu'on ne pourrait pas...en parler ? Tous les deux ?

– Non ! Je...Tu te rappelles, Clay, je t'ai déjà laissé une chance. Tu te rappelles ? Eh bien je crois que tu as épuisé cette chance. Si au moins tu me disais ce que tu es en train de faire...Ce que m'a raconté Bret, est-ce que...est-ce que c'est vrai ? » Elle paraît soudain alarmée. « Non ! Je ne veux pas le savoir.

– Lauren, quelle heure est-il ?

– Quoi ?

Je jette un coup d'œil à mon réveil. « Il est à peine sept heures. Je dois me rendre aux cours. Je ne peux pas discuter maintenant.

– Très bien. Je ne peux pas discuter non plus. »

Et elle raccroche, visiblement soulagée. Je joue instant avec le combiné dans ma main, puis en arrache le fil d'un coup sec et le lance à l'autre bout du studio, avec toute la force dont je suis capable. Il renverse ma pile de bouquins sur l'occultisme empilés sur un tabouret et heurte le mur juste en-dessous de la fenêtre. Je donne ensuite un coup de pied dans le lit –manquant de me briser les orteils– puis, quand je suis enfin calmé, me prépare un petit déjeuner et rumine silencieusement.

Devant moi, à la télé, un présentateur matinal parle : d'attentats au Proche-Orient ; des futures élections nationales ; de l'arrestation d'un réseau clandestin de pédophiles tueurs. Le principal accusé est décrit par sa propre mère comme un monstre sadique et manipulateur. Il a violé et étranglé quatorze fillettes. La caméra s'arrête sur lui un instant, à la sortie du tribunal –son

visage est volontairement brouillé— et il dit : « N'est-il pas possible de faire l'amour avec l'enfant si l'enfant est consentant ? Si l'enfant est consentant... n'est-il pas possible ?... » Mais il se met à pleurer, à sangloter hystériquement, et la suite de ses paroles devient incompréhensible. « C'est une erreur judiciaire ! crie-t-il une dernière fois d'une voix rauque. J'éteins la télé et me remets à manger mes céréales, engloutissant mon verre de lait d'un seul trait.

Les cours se passent mal. Je n'ai pas la tête à ça ; pense encore à Lauren et à ce qu'elle a voulu me dire. Me demande la véritable raison de son appel. A-t-elle mal, a-t-elle peur ? Et qu'a dit Bret —celui qu'il conviendrait d'appeler « mon meilleur ami »— sur mon compte ? Je ne le saurai jamais.

— Que nous enseigne la religion ? interroge M. Benassi, notre professeur d'histoire et sciences des religions. Amour, spiritualité : ce sont des éléments essentiels dans notre vie, les moteurs les plus puissants qui existent.

Je ne contredis pas M. Benassi par souci de préserver de bonnes relations avec mes professeurs. Mais j'aurais pu lui rétorquer qu'il *existe* des moteurs plus puissants que l'amour. Je pense que nous savons tous de quoi je parle ; ce n'est pas à moi de vous faire un cours.

Cet après-midi, les créatures sont revenues à moi et m'ont chuchoté que le monde n'était qu'une stupide déchéance. Nous glissons dans des gouffres d'incertitude et d'angoisse, et nous cherchons des prises auxquelles nous raccrocher.

Le plus ironique est que *personne* n'est véritablement conscient de cette déchéance —on évoque des failles, des déviations, de simples *troubles*. C'est là notre appellation de la tragédie que nous traversons. Ce que je sais —et c'est un fait incontestable—, c'est que des démons me

rendent visite tous les jours. M'épiait. Me jaugeant. Analysant avec la plus extrême acuité mes avancées philosophiques.

Sans doute désirez-vous savoir, puisque vous m'avez lu jusque-là, en quoi consiste ma philosophie –en espérant que ce mot ne sonne pas trop prétentieux ? Pour obtenir la réponse à cette question, je vous propose de la reposer à Lauren. Suis passé chez elle par surprise, ce matin. Après réflexion, ne suis plus sûr qu'elle soit dans la capacité de vous parler.

– *Clay, t'es qu'un putain de malade dégénéré !* hurle Lauren depuis le lit où elle est couchée.

Il est amusant de constater que même dans les instants de complète solitude, vous n'êtes jamais vraiment seul. Je croyais pouvoir m'enfermer dans la salle de bains pour méditer en paix- Lauren n'a cessé de brailler depuis dix-sept heures, des phrases peu originales me sommant de la délivrer *tout de suite* sans quoi elle me tuerait. Mais les sons, déplorable loi de la physique, pénètrent les murs.

Je ne crois pas que je délivrerais Lauren tout de suite ; sa compagnie m'est trop agréable.

– *Clay, écoute-moi,* supplie-t-elle en prenant une voix cajolante fort mal maîtrisée. *Ecoute-moi, Clay.*

– Je t'écoute, Lauren, je lui assure en haussant un peu la voix pour qu'elle puisse m'entendre dans la pièce contiguë.

Elle se tait ; visiblement, elle n'en revient pas que je lui laisse liberté d'expression. Un droit inaliénable, à mon avis.

– Lauren ?

– Clay, délivre-moi, me prie-t-elle d'une petite voix raisonnable. Je ne comprends pas pourquoi nous nous sommes fâchés, je ne voulais pas...

– Moi non plus.

– ...te laisser seul, en proie à tes...à tes...fantasmes morbides !

– J’essaie seulement de comprendre un peu ce monde, Lauren. » Je me sens parfaitement sûr de moi et des mes objectifs à présent. Ma voix est patiente, naturelle. « Vois-tu, toute ma vie n’a pour seul but que de déchiffrer les milliards (non, je ne devrais pas employer des expressions numériques, je voulais dire : l’ensemble) de codes dont le monde est rempli. Je ne suis pas encore parvenu à tous les maîtriser mais je compte bien y arriver un jour. Et pour ça, il faut que tu m’aides. Tu est ma plus précieuse alliée.

– Comment...comment comprendre le monde ? » Elle s’efforce visiblement d’opposer des arguments aux miens pour gagner du temps, et peut-être ma confiance. Vous voyez, je ne suis pas dupe. « N’est-il pas mieux, plus facile de s’adapter ? Quel intérêt y a-t-il à essayer de déchiffrer les...énigmes de la vie alors qu’on peut s’en passer. Quel intérêt...

– Lauren, je suis un philosophe. » Ma voix chagrine, porteuse d’une évidence, la trouble visiblement. « Depuis toujours, je ressens ce besoin –le besoin de comprendre l’utilité de toute chose.

– Mais c’est...impossible !

– Non. » Ma réplique simple et la naïveté suprême de Lauren me font sourire. « La preuve est que je suis sur le point d’y arriver.

Sur ce, je vais me coucher.

La première fois que j’ai rencontré Bret, c’était il y a deux mois; Bret fut un sujet parfait pour une première expérience. Il avait un visage canin et lisible, des yeux verts immobiles –il paraissait voir le monde d’un œil neuf à chaque instant. D’une nature peu sociable et légèrement immature, il ne montra à mon égard aucune méfiance. Je lui appris à détester les autres, et pour ça il me révérait. Le monde n’a rien d’étrange, toute son étrangeté vient de notre discernement minime sur la psychologie de l’espèce –une lacune à laquelle il est facile

de remédier, si l'on y consacre un peu de temps. Chaque jour je tentais de percer un peu plus les mécanismes de pensées de Bret, étudiant ses réactions, décortiquant ses peurs et ses sources de plaisirs, tentant d'évaluer à quel point il avait conscience que je l'étudiais.

Depuis combien de temps exactement les créatures observent-elles mes travaux: voilà une question à laquelle, en raison de ma mémoire déficiente (*elles me la volent* ; je ne cesserai de tempêter contre cette félonie), je ne peux trouver de réponse. Parfois, j'ai l'impression que mes recherches ont déjà abouties. Que j'ai déjà compris tout ce qu'il y avait à comprendre. Seulement, je l'ai oublié –inutile de préciser que la cause de cet oubli n'est pas due à un Alzheimer précoce. Depuis le début des temps, les créatures rendent visite à ceux qui *touchent au but*, ceux qui sont à deux doigts de *la révélation finale*. Ces personnes-là (bénies ? maudites ?) ne sont pas forcément de grands hommes, comprenez-moi bien. Ce savoir ultime est à la portée de tout le monde, et c'est pourquoi les créatures doivent sans cesse se tenir sur le qui-vive –toujours prêtes à répandre une mort brutale et démocratique. Au dos du journal que vous êtes en train de lire figure l'ensemble de mes découvertes. Grâce à moi, vous ne partirez pas de zéro.

Mes poumons ne sont plus faits de chair mais d'acier –ce qu'exprime assez bien, je crois, la chanson placée en exergue de ce journal. Ils ne se contractent plus pour oxygéner mon corps, mais se contentent d'emmagasiner l'air, et de le recycler, indéfiniment. Je ne sens plus les odeurs. Mon esprit est d'une froideur absolue, blanche, métallique.

J'ai enfin compris le sens de la vie, grâce à Lauren et à tous ces êtres fragiles rencontrés au long de ma quête de vérité. En les étudiant –en étudiant leurs *moindres* réactions– je suis enfin parvenu à cette compréhension ultime ; ce fut un chemin long et difficile mais qui m'a apporté –je crois qu'il n'est pas trop présomptueux de le dire– plus que toute l'expérience humaine accumulée par toutes les personnes ayant existé sur cette Terre. J'ai acquis

définitivement la vraie sagesse et m'apprête à vous la transmettre. Cette vérité ne tient qu'en quelques mots...

– Clay ?

Lauren.

Sa voix me semble légèrement plus proche que d'habitude.

– Lauren, je dois m'exprimer maintenant. Si tu veux discuter, nous le ferons, mais plus tard.

– Clay, j'ai mal...j'ai *vraiment* mal...

Sa voix, encore plus proche.

– Lauren...qu'est-ce que tu fais ?

Lauren se dresse devant moi, un couteau de cuisine long de quarante centimètres dans la main droite. Comment a-t-elle pu s'échapper de la chambre dans laquelle je l'avais enfermée ? est la première question qui me vient à l'esprit. On leur accorde la place de témoin privilégié, on les fait participer à une expérience unique, et voilà comment ils vous remercient: la race humaine est parfois d'une ingratitude stupéfiante.

– Où as-tu trouvé ça ? je demande.

– C'est *elles* qui me l'ont donné et *elles* qui m'ont délivré. C'est fini, Clay.

– Qui ça, elles ?

Je commence un peu à paniquer. Mon regard court partout à la recherche d'un objet pouvant me servir de défense. Ce qui m'arrive est injuste, profondément ignoble. Juste au moment où je m'apprêtais à consigner ces dernières observations au dos de mon carnet. Lauren tient un couteau d'une taille impressionnante au bout de ses bras frêles, et j'ai trop conscience d'un fait tout simple: les seules informations pouvant répondre de manière exacte et précise aux questions existentielles que se pose l'humanité depuis le début des temps sont consignées dans un endroit qu'il est convenu d'appeler *mon cerveau*.

- Les créatures, me répond Lauren. Tu les avais oubliées ?
- Mais...pourquoi ?

Un verre traîne sur la table. D'une main je m'en empare en le dissimulant derrière mon dos.

- Tu ne comprends donc pas ? Elles veulent garder le secret. Le secret de l'existence. Il leur appartient.

A ce moment-là, je tente d'attaquer avec le verre mais Lauren a projeté le couteau dans ma direction, et le verre se brise à mes pieds, et quand je baisse la tête une énorme plaie sanglante couvre mon ventre, et tandis que j'essaie d'empêcher le sang de s'écouler, la vie s'échappe de mon corps, inexorablement. Mes forces me lâchent très vite. La seule pensée optimiste qui me vient est : *au moins, personne ne croira à un suicide, cette fois* –pensée qui me fait presque sourire.

Tenir ce journal n'aura servi à rien; la réponse au mystère universel n'est pas prête d'être annoncée à la face du monde. Une chose me rassure cependant: au dos de la page que vous êtes en train de lire figure l'ensemble de mes découvertes –sauf la dernière, bien entendu, celle qui répond à toutes les questions. Si près du but, je songe, tandis qu'au-delà de la fenêtre du living qui donne sur la voûte étoilée résonne le bruissement d'innombrables battements d'ailes accompagné de cris de chiots. Les créatures s'enfuient dans la nuit, froides, inamicales, emportant leur mystère –et je ne peux m'empêcher de penser que vous constituez maintenant leur prochaine destination.

Miserere Nobis – Elisa Dalmasso

Six heures. Six coups frappés à l'horloge de l'hôtel de ville. Les jacquemarts effectuent leur ronde et s'en retournent, sous l'oeil de La Mort qui rappelle au passant qu'elle est là...qui l'attend.

Le crépuscule de novembre s'embrume lentement. Un brouillard laiteux nappe la Vltava, habille les statues, s'enroule autour des clochers, s'insinue dans les ruelles et investit peu à peu toute la ville. Prague se vêt de mystère.

Dans la rue Céletna, s'avance une femme solitaire. Sa silhouette paraît jeune encore mais qui l'observerait de près remarquerait quelques flétrissures au coin des paupières, à la commissure des lèvres. Sa démarche semble lasse. Dans sa tête, tourbillonnent des histoires de fantômes... les fantômes évoqués par le vieux marchand de marionnettes juif du Pont Charles et d'autres fantômes, souvenirs nostalgiques de jours heureux où elle n'était pas, comme ce soir, seule dans la ville magique, mais au côté de l'homme aimé qui, depuis, s'en est allé.

Les passants se font rares. Quelques ombres crèvent parfois le brouillard qui les happe, à peine entrevues. L'air cotonneux assourdit tous les sons. Le bruit de ses pas résonne bizarrement sur les pavés, accompagné par la plainte d'un violon qui s'échappe d'une fenêtre ouverte .

Et voici que, surgi de nulle part, se dresse devant elle un groupe étrange. Une jeune femme, en robe de soirée, ouvre la marche. La peau claire et duveteuse de ses épaules brille

dans le soir et, curieusement, elle ne semble souffrir ni de la fraîcheur ni de l'humidité. A ses côtés, se tient une femme sans âge, vêtue de sombre, qui serre un missel sur sa maigre poitrine. Quelques pas plus loin, une mère berce tendrement un enfant endormi pour lequel elle fredonne une vieille chanson.

Cette singulière alliance fait naître un sentiment de malaise, malaise accru par le fait qu'au-delà de leurs différences ces femmes se ressemblent. Et leurs visages, étrangement pâles et figés, en évoquent un autre, familier semble-t-il, mais que notre promeneuse ne parvient pas à identifier.

Celle-ci s'apprête à contourner le groupe quand s'élève une voix :

« Ne t'enfuis pas, Sylvia. Nous avons à te parler. »

Qui sont ces femmes? Comment se fait-il qu'elles connaissent son nom?

Comme si l'on venait de lire dans ses pensées, la voix poursuit:

« Tu te demandes qui nous sommes...Regarde-nous bien, Sylvia...Ne nous reconnais-tu pas ?»

Ces paroles proviennent de la plus jeune, elle en est sûre, et cependant ses lèvres n'ont pas remué. Les visages demeurent immobiles, comme s'ils étaient de cire, et, soudain, avec effroi, Sylvia comprend pourquoi ils lui sont familiers. Même s'ils portent, à des degrés différents, les marques du temps, tous trois sont le reflet de son propre visage.

« Souviens-toi, Sylvia...On jouait Mozart, ce soir-là, à La Bertramka, et tu t'étais parée fébrilement, toute à la joie du concert attendu. Tu portais une robe de soie grège au corsage orné de petites perles de jade, comme celle-ci... Regarde-toi, Sylvia... L'air est doux, le printemps embaume le jasmin...Tes yeux brillent... Tu ris un peu trop fort car le bonheur enivre...Lui est là, près de toi. Il te sourit et rien de mauvais ne peut vous arriver...Pauvre et naïve Sylvia... Ton amour s'en est allé et te voilà seule ce soir... »

Elle frémit. Pourquoi est-elle revenue ici? Parce que, malgré les années, la douleur

subsiste, elle a voulu refaire le chemin, revivre chaque mot, chaque geste pour déceler la première fêlure, les signes qu'elle n'a pas vus, qu'elle n'a pas su ou pas voulu voir alors qu'il était peut-être encore temps...Tâcher de comprendre quand tout cela a commencé et comment s'est installée en elle cette espèce d'incapacité à vivre ou, tout au moins, ce manque réel d'intérêt pour la vie, pour SA VIE...Elle ne sait plus aujourd'hui que se laisser porter, comme un corps immobile au gré du courant... dans l'attente vague de quelque chose qui surviendrait mais ne se produira probablement pas... dans une espèce de vacuité à la fois fascinante et délétère...

Elle prend alors conscience que la femme plus âgée parle depuis un moment déjà.

« Il ne te reste plus beaucoup de temps. Ta pauvre vie s'effiloche. Vas-tu ainsi attendre la mort ou te décider à chercher un peu de lumière? Il faut penser à ton salut. »

C'est grotesque. Comment pourrait-elle un jour ressembler à cette bigote, elle qui ne croit pas en Dieu? Il lui arrive bien parfois, dans les moments de cafard, de murmurer quelques prières, d'évoquer La Vierge parce qu'il lui semble que seule une femme ayant tant souffert pourrait la secourir... parce qu'il serait si bon de se dire qu'on n'est pas seul, que ce monde n'est pas si absurde et qu'il reste encore un espoir... Mais ces idées se dissipent vite. Tout cela n'est pas sérieux. Non, décidément, elle ne croit pas en Dieu.

Mais voici que s'avance le dernier spectre et, avant même que celui-ci n'ait parlé, Sylvia sait ce qu'elle va entendre. Cette femme est la mère qu'elle n'a pas été.

« Lorsque ton mari t'a quittée, une jeune vie commençait à s'épanouir en toi. Cadeau offert et aussitôt repris, l'enfant n'a pas vécu. Voici le fils que tu n'as pas eu. Vois comme il est beau. Il aurait eu trois ans aujourd'hui. »

La mère reprend sa tendre berceuse mais, dans ses bras, le petit corps rigide et bleu ne bouge pas. L'enfant est mort.

Sylvia ferme les yeux. Elle pense à l'enfant qui aurait pu donner un sens à sa vie... don

refusé par son corps, expulsé de ses entrailles dès les premiers temps de sa grossesse. On dit que l'esprit peut gouverner la chair, qu'on a vu développer des cancers ou guérir de maladies jugées incurables parce que la pensée en avait décidé ainsi. A-t-elle eu peur de cet enfant? Peur de retrouver le visage de l'homme tout à la fois tant aimé et tant haï ? Peur d'un regard qui lui reprocherait de n'avoir pas su retenir son père? Est-ce le manque d'amour qui a tué son enfant? Un profond sentiment de culpabilité l'envahit tandis qu'elle se sent brisée et que monte à ses lèvres une bile amère, dégoût pour elle-même et pour l'échec de sa pauvre vie.

Quand elle rouvre les yeux, le groupe a disparu. Elle est seule dans la brume automnale. Elle a froid. Un pas traînant se fait entendre. Une ombre s'approche. C'est le vendeur de marionnettes du Pont Charles. Les histoires de ce vieux fou lui ont tourné la tête... Il faut rentrer à l'hôtel et tenter d'oublier tout cela. Il n'y a pas de fantômes à Prague. Et Sylvia presse le pas, écrasant, sans s'en apercevoir, une petite perle de jade.

Un étrange morceau de papier

Hugues Perrin

Agenor Delame est dans la vie un homme plutôt discret. Ses yeux légèrement teintés de vert, fixant les objets de son entourage avec une certaine indolence soulignent une personnalité détachée de tout pragmatisme. Agé d'une quarantaine d'années et antiquaire de métier, Agenor occupe la majeure partie de son temps libre à immortaliser sur pellicule des paysages sélectionnés lors d'excursions impromptues au bord du littoral palavasien.

Nous sommes aujourd'hui le *19 mai 1981*, et l'environnement extérieur libère allègrement ses caprices sous la forme d'un temps très indécis, partagé entre brume et soleil. Agenor, l'esprit encore plongé dans un demi-sommeil repense aux images qu'il venait d'absorber quelques jours auparavant lors de la diffusion sur grand écran du film *Malevil* réalisé par Christian de Chalonge. En se remémorant cette sombre histoire, dans laquelle quelques humains survivent tant bien que mal à une explosion nucléaire, Agenor Delame se disait qu'il s'approprierait volontiers le rôle du personnage de Fulbert imposant surnoisement ses lois à un groupe de survivants. A l'intérieure de la chambre poussiéreuse occupée par l'antiquaire, une horloge ancienne ornée de fioritures baroques indiquait 17 heures...

Dépouillé temporairement de son appareil photo, pour cause de réparation, Delame scruta longuement le ciel à travers les vitres de sa fenêtre boisée, avant de prendre la décision de quitter malgré tout son domicile, pour une promenade à proximité des étangs de la région. Sans réelle motivation, notre homme se laissa simplement guider par son intuition, et ses habitudes de promenade, craignant à chaque minute une averse soudaine...En ce mardi de printemps, les chemins sinueux longeant les rives étaient plutôt désertés. Agenor admirait cependant la nature si fragile et singulière qui hantait les lieux et accompagnait les foulées des sportifs ou les pas hésitant de certains retraités, recherchant avant tout le dépaysement. Il rêvait même parfois de devenir journaliste et photographe professionnel afin de retranscrire dans la presse les fascinantes facettes du paysage languedociens. Mais aujourd'hui l'antiquaire ne faisait que broyer du noir, inlassablement...on aurait dit qu'il errait sans but et souhaitait simplement tuer le temps qui défilait à vitesse réduite...

Après avoir parcouru le chemin de *Halage*, Agenor décida de s'arrêter quelques instants au bord de l'étang de *l'Ordalie*, afin de s'offrir un moment de détente et de repos. Isolé parmi les pins parasols, les cèdres et les Eucalyptus, l'étang de *l'Ordalie* était peu fréquenté par les touristes mais offrait pourtant aux promeneurs égarés un univers plutôt luxuriant propice à la rêverie et la lecture. Lentement Agenor s'approcha du bord de l'eau, dans le but de se rafraîchir le visage. Au contact de la surface, les yeux d'Agenor se dirigèrent vers un morceau de papier froissé, abandonné probablement par erreur sur le chemin de terre qui longeait la rive. Malgré les nombreuses tâches engendrées par les humeurs de la nature, on pouvait y découvrir quelques lignes manuscrites. Lorsqu'il pris alors le document entre ses mains et avant même d'entreprendre sa lecture, il fut frappé par un

détail troublant : le texte était daté du 20 mai 1981, un fait plutôt étrange, sachant que nous étions le 19 mai et qu'il était plutôt singulier de vouloir notifier volontairement une telle date sur un manuscrit... Il s'agissait peut-être d'un rendez vous , qui sait ? Mais dès les premières lignes , Agenor se rendit compte qu'il s'agissait plutôt d'un poème :

*Tout près de l'arc sableux,
dévoilant par quelques chenaux étroits
des lagunes bleutées caressant quelques brindilles de bois,
j'observe inconsciemment, au-dessus de l'eau...et non loin du rivage
les reflets endormis de mon étrange visage.*

*Par delà l'étang de l'Or, bercé entre la faune et la fl...
je me souviens avec nostalgie, de mes sombres p..ésies.*

*Promenade solitaire, ponctuée de royaumes imaginés
..... sans oublier le Méjean soumis aux caprices du vent
sont des lieux bienheureux, qui n'ont désormais pour moi, plus aucun secret.*

Espace isolé, peuplé de
.....
...ombres en pagaille du château hanté de l'Engarran.

*En surface, obiones, salicornes et saladelles se livrent parfois à d'étranges duels
afin d'épouser en terne farandole les volontés éthérées de notre nature éternelle.*

*Mais aujourd'hui le temps menaçant qui rôde autour de moi,une bien triste
réalité...Silence
Patience...et sans bruit, le monde va bientôt changer.*

*Terre du Languedoc, chargée d'histoire et de mystères,
il est maintenant trop tard pour revenir en arrière...
Le Sombre, le Noir et la Poussière
ont malheureusement assassiné*

*Etendu, le regard figé sur l'état de l'atmosphère
..... désormais plus mon visage ,*
mais seulement le reflet déformé d'un ciel qui s'enfuit.....

*Lentement.....t, telle une triste pierre
pour sombrer avec désœuvrement dans les basses profondeurs, sans peur.
..... la sinistre fin, d'une longue balade imaginaire,
dévoilant*
noyant dans ma mort mes sordides aveux.

Le 20 mai 1981

PS : *.....(texte manquant ou illisible, principalement due à l'humidité boueuse dans laquelle séjournait ce bien étrange poème)

Le caractère insolite du texte rendit un peu mal à l'aise notre antiquaire. Il plongea alors une dernière fois la main dans l'eau trouble de l'étang puis la retira brusquement accompagnant son geste d'un sursaut suscité par une inquiétude indéfinissable. Dans les faibles profondeurs de l'étang, Agenor avait senti quelque chose d'inhabituel, comme si une main ténébreuse avait effleuré sa peau... Delame écarta alors avec prudence et angoisse quelques centimètres d'algues pour tenter de scruter le fond de l'étang, mais très vite des frissons d'horreur se propagèrent à travers ses entrailles : Son regard se fixa avec effroi sur le visage blafard et immobile d'une femme, dont le corps dénudé reposait sordidement au milieu d'une bouillie souillée, remplie de sable et de verdure. De toute évidence il s'agissait d'un cadavre abandonné à son triste sort...

Plus loin sur la rive droite, il y avait une barque amarrée sur laquelle un tout jeune pêcheur s'adonnait à son passe temps favori. Agenor interpella l'homme avec maladresse et insistance pour lui faire découvrir sa macabre trouvaille. Les deux hommes, à bout de bras, remuèrent la vase avec acharnement et ténacité, mais rien ne fut découvert : aucun corps, aucun visage, rien que de l'eau, de la terre et des détritiques organiques. Le pêcheur rassura alors l'homme en essayant de le convaincre qu'il s'agissait probablement d'une hallucination passagère, une vision irréelle provoquée par des soucis profonds et peut-être certains tracas du quotidien. Mais l'insistance et le comportement bizarre, et plutôt inquiétant d' Agenor énervèrent fortement le pêcheur, et la séparation fut immédiate, accompagnée de violentes insultes.

Au loin le pêcheur continua quelques instants à observer Agenor Delame, qui immobile semblait se figer à jamais, la tête dirigée vers le fond du rivage...il se disait alors qu'il venait peut-être de parler à un fou, *un homme dangereux*, qui sait ?

Quant au mystérieux poème, son support ayant été emporté par le vent, il était désormais imbibé d'eau, ce qui rendait l'écriture illisible et pratiquement inexistante.

Le ciel devenait gris et lugubre et Agenor souhaitait rentrer chez lui pour tenter de remettre un peu d'ordre dans son esprit... Traversant le premier bois, certaines images démoniaques du passé se mirent à refaire étrangement surface dans son esprit malade. Il se remémora alors les lointains souvenirs d'une bien triste soirée : c'était en 1971 sur l'ancienne route qui mène à la cathédrale de Maguelonne... Abusé par l'ivresse, Agenor ne contrôlait plus vraiment sa trajectoire, et l'image de cette femme au foulard blanc qu'il venait de renverser s'était juré de ne plus jamais quitter sa conscience. Et Pour ce qui est du corps de la victime, Delame tentait d'effacer péniblement, année par année, les détails sordides et infâmes qui accompagnèrent sa machiavélique destinée...

Dans le bois *des quatre canaux*, un silence inquiétant absorbé par les ombres des arbres rendait le parcours d' Agenor de plus en plus difficile. La nuit, déjà naissante, tel un être affamé et malsain semblait vouloir lui dérober son dernier souffle de vie...

Ni moi-même, ni personne d'autres d'ailleurs ne saura jamais ce qui s'est réellement passé dans la nuit du 19 mai 1981, tout près de l'étang de *l'Ordealie*. Cette nuit fut relativement calme, mis à part quelques coups de frein assez violents vers 00h30, aux alentours du pont des quatre-canaux : *Des jeunes gens qui avaient trop bu peut être...*

Le ciel était en tout cas très étoilé, une soirée classique et paisible sur les rives illuminées de Palavas-les flots ...

Le lendemain, vers 7 h du matin , la brigade de gendarmerie s'était déplacée au bord du lagunier des quatre-canaux : un pêcheur venait de découvrir le corps d'un homme immergé dans les profondeurs de l'étang : c'était celui d'Agenor Delame. Le témoignage du pêcheur était formel , c'était bien l'homme avec qui il avait eu *une singulière discussion* la veille, un homme au comportement bizarre, qui avec son regard hagard n'inspirait guère confiance, *un homme suicidaire*, sans l'ombre d'un doute.

La gendarmerie classa alors très vite l'affaire ... Et on entendit plus jamais parler d'Agenor Delame, dont la sinistre vie fut condamnée à rejoindre l'univers des antiquités.

Durant cette fameuse nuit du 19 mai, un témoignage plutôt déconcertant fut cependant déposé au poste de police : quatre jeunes gens auraient vu disparaître sous leurs yeux et à l'intérieure même de leur voiture, une mystérieuse auto-stoppeuse, entièrement vêtue de blanc ...

La journée du 20 mai 1981 fut particulièrement très ensoleillée . Sur le *chemin des multipliants* , Une jeune fille nommée *Magdalène* se déplaçait tranquillement à vélo, lorsqu'elle remarqua à l'entrée d'un bois la présence d'une feuille de papier abandonnée, sur laquelle était rédigé un étrange poème, intitulé *Le miroir naturel*

*Tout près de l'arc sableux,
dévoilant par quelques chenaux étroits
des lagunes ensablantées caressant quelques brindilles de bois,
j'observe inconsciemment, au-dessus de l'eau...et non loin du rivage
les reflets affaiblis de mon étrange visage.*

*Par delà l'étang de l'Or, bercé entre la faune et la flore,
je me souviens avec nostalgie, de mes sombres poésies.
Promenade solitaire, ponctuée de royaumes imaginés*

*le Grec, le Prévost, sans oublier le Méjean et ses cauchemars d'antan
sont des lieux malheureux, qui ne suscitent désormais que de sombres regrets.*

*Espace isolé, peuplé d'horribles créatures,
cafards , fourmis et serpents nourrissant la peur des enfants
respirent en pagaille des airs de saleté, loin des murmures et
loin des armures de bataille du château hanté de l'Engarran.*

*En surface, obiones, salicornes et saladelles se livrent parfois à d'étranges duels
afin d'épouser en terne farandole les volontés éthérées de notre nature éternelle.*

*Mais aujourd'hui le temps menaçant qui rôde autour de moi, me ramène à une bien
triste réalité...Silence
Patience...et sans bruit, le monde va bientôt changer.*

*Terre du Languedoc, chargée d'histoires et de mystères,
il est maintenant trop tard pour revenir en arrière...
Le Sombre, le Noir et la Poussière
ont malheureusement assassiné mes dernières Chimères.*

*Etendu, le regard figé sur l'état de l'atmosphère
je ne discerne désormais plus mon visage , hier encore si fière,
mais seulement le reflet d'un ciel noir qui s'enfuit, tel un sentiment éphémère*

*Lentement...mon corps sans vie s'alourdit, telle une triste pierre
pour sombrer avec désœuvrement dans les basses profondeurs, sans peur.
C'est ainsi que s'inscrit la sinistre fin, d'une longue balade imaginaire,
dévoilant par un chemin de foi un nouveau monde si mystérieux,
noyant dans ma mort mes sordides aveux.*

Le 19 mai 1981 A.D

La gueule cassée – Patrick S.Vast

Jean Dumas était un miraculé de la guerre 1914/1918. Envoyé au front à 20 ans dès le début du conflit, il fut retrouvé au fond d'une tranchée la veille de l'armistice dans un si mauvais état, que l'on pensa qu'il était mort. Il fut d'ailleurs chargé sur une charrette où l'on avait empilé plusieurs cadavres, et conduit jusqu'à un champ que l'on avait transformé en cimetière. Mais tandis qu'on allait rabattre sur lui le couvercle du cercueil de fortune dans lequel il avait été placé, il émit un gémissement qui glaça de stupeur toutes les personnes présentes.

Ainsi il n'était pas mort ; mais il n'en était pas pour autant au bout de ses peines. Complètement défiguré, le corps couvert de blessures, et en plus amnésique, il traîna d'hôpital en hôpital, jusqu'à l'hiver 1924 où il regagna sa ville natale. Entre temps il avait retrouvé la mémoire et pu fournir son identité.

Quand elle lui ouvrit la porte de sa maison, sa mère, une veuve d'une soixantaine d'années, étouffa un cri, tant elle fut saisie de découvrir ce qu'était devenu son fils : un homme de 30 ans, au visage horriblement asymétrique et couvert de cicatrices. C'était une *gueule cassée*, comme on appelait tous ces combattants que le feu de la mitraille avait défigurés pour le restant de leurs jours.

Jean monta alors dans sa chambre, et après s'être regardé dans un miroir accroché au mur, il le saisit et le brisa par terre.

Il comprit que ce n'était pas la peine d'aller voir Violette, sa fiancée, que celle-ci le rejetterait. Mais sa mère lui apprit très vite qu'elle s'était mariée trois ans plus tôt, le croyant

mort, de même que le notaire qui l'employait avant la guerre, l'avait remplacé depuis longtemps.

Alors, pour Jean commença une vie triste et monotone, dans une ville grise, où pour se distraire, il n'y avait guère que la *rue du diable*, surnom donné à ce qui n'était qu'une ruelle, par de nombreux habitants de la cité. On y trouvait pas moins de cinq bistrots, et des filles de joie qui l'arpentaient dès la tombée de la nuit. Certaines personnes pressaient depuis longtemps le maire de faire cesser ce trouble ; mais il prenait son temps, sachant que les attractions de la rue étaient fortement prisées, y compris par quelques notables qui s'y aventuraient après s'être grimés.

Jean n'allait pas jusqu'à la *rue du diable* ; chaque soir, il se rendait à un café situé en face du palais de justice de la ville, à une centaine de mètres de chez lui. Là, il tapait le carton avec des vieux qui, à 20 ou 30 ans en 1870, avaient combattu à Sedan. Ils gardaient encore beaucoup d'estime pour l'Empereur Napoléon III, et en avaient également pour Jean qui, avec sa *gueule cassée*, était considéré par eux comme un héros.

Jean ne sortait jamais dans la journée. La lumière du jour le gênait, et pouvait même le faire horriblement souffrir. S'il avait retrouvé au bout de plusieurs années la mémoire, les blessures qu'il avait subies à la tête, avaient laissé d'importantes séquelles : migraines fulgurantes, vertiges, éblouissements...Une fois le soir venu, ces malaises s'apaisaient considérablement. En outre, il avait moins à supporter le regard des autres.

Et ce 10 février 1924, vers 21 h, il se rendit au Café du Palais comme d'habitude. Il avait un peu hésité, car durant la journée il avait eu plusieurs éblouissements qui l'avaient angoissé. Il faut dire que par mégarde, sa mère avait reparlé de Violette. Mais comme toujours à la tombée de la nuit, il s'était senti beaucoup mieux, ce qui l'avait décidé à aller rejoindre ses vieux compagnons.

Et tandis qu'il venait d'entamer une belote avec trois d'entre eux, il se produisit quelque chose de terrible dans *la rue du diable*.

On n'y voyait pas grand-chose dans cette fameuse rue, car un brouillard épais s'était emparé de la ville dès la fin de l'après-midi. Et comme la température était glaciale, l'endroit était pratiquement désert. Seule traînait sur le trottoir, une fille de joie grande et maigre, que la faim avait dû contraindre à sortir par ce froid mordant pour tenter d'alpaguer un quelconque client.

Il en arriva bientôt un, marchant à travers le brouillard. Il s'approcha de la fille de joie, et celle-ci lança :

— Tu veux venir faire un tour au chaud ?

L'autre ne répondit pas, et s'approcha un peu plus d'elle.

Et presque aussitôt, elle écarquilla les yeux de terreur. Elle voulut crier, mais deux mains qui saisirent aussitôt son cou, l'en empêchèrent.

Le cri, ce fut Jean qui le poussa en lâchant ses cartes au Café du Palais.

Ses trois compagnons de jeu le regardèrent, médusés, et l'un d'eux fit :

— Eh bien, Jean, qu'est-ce qui t'arrive ?

Ce dernier restait ébahi, avec toutefois une expression de frayeur qui marquait son visage martyrisé.

— Je... je ne me sens pas très bien, bredouilla-t-il. J'ai une terrible migraine ; il faut que je rentre.

Il se leva, et après avoir balbutié quelques excuses, quitta le café.

Le lendemain, quand sa mère lui apprit qu'elle avait lu dans le journal qu'une prostituée avait été étranglée dans *la rue du diable*, il resta impassible, et ne jeta même pas un coup d'œil à la gazette du jour qu'elle lui tendait.

Il y avait peu de chances que le journal puisse lui apprendre plus que ce qu'il ne savait déjà ; toute la scène du meurtre de la malheureuse avait surgi dans son esprit la veille, tandis qu'il jouait à la belote.

Il avait vu comment le meurtrier sorti d'un coup du brouillard, avait sauvagement étranglé la prostituée qu'il avait ensuite laissée morte sur le trottoir.

La seule chose que Jean ignorait, c'était l'identité de l'étrangleur. Il n'avait pu ne serait-ce qu'apercevoir son visage.

Il dormit pendant presque tout l'après-midi. Et au réveil il ne se sentait pas très bien ; il avait rêvé de Violette, et avait très mal à la tête.

Il traîna chez lui jusqu'à 22 h, ce qui inquiéta sa mère qui préférait le voir sortir ; aller un peu se distraire au Café du Palais.

Mais soudain, il se leva du fauteuil où il semblait somnoler, enfila son pardessus, et partit après avoir dit à sa mère qu'il ne tarderait pas trop.

Dehors, le brouillard était encore plus épais que la veille, et le froid plus intense. Il n'y avait même pas un chat qui traînait dans les parages. Jean traversa plusieurs rues, marchant en se tenant raide dans son pardessus qui enveloppait son grand corps maigre. Il ressemblait ainsi à un spectre débarqué de l'au-delà.

Il arriva bientôt à *la rue du diable*. Depuis un certain temps, il avait l'impression que quelqu'un marchait devant lui. Mais dès qu'il fut entré dans la rue, il en eut la certitude. Oui, là devant, il y avait une ombre s'avançant vers une autre qui s'insinuait dans un recoin que

l'on distinguait à peine. La première ombre atteignit bientôt la seconde, et alors, pour Jean, il n'y eut plus de doute : il avait suivi l'étrangleur qui s'en prenait maintenant à une nouvelle victime. Même si cela n'était pas aisé, il pouvait suivre la scène à travers le brouillard. Seulement, s'il voulut se porter au secours de ce qui devait encore être une prostituée, il n'y parvint pas. Il restait figé sur place, incapable d'accomplir le moindre geste, de réussir à faire le moindre pas, tandis que l'autre s'adonnait tranquillement à sa triste besogne. Bientôt, avec horreur, Jean vit l'inconnu venir vers lui. Malgré le froid, il se mit à transpirer abondamment ; et sa sueur devint glacée, lorsque l'individu s'immobilisa, à quelques mètres seulement, et qu'il s'aperçut qu'il était absolument identique à lui, avec le même visage martyrisé.

Mais très rapidement, il vit disparaître son double, comme s'il s'était dissout dans le brouillard ; alors, il marcha vers une forme gisant à terre. Il découvrit très vite, à la lueur d'un réverbère qui perçait le brouillard, une fille maigre comme un clou vêtue de pauvres habits rapiécés, qui le regardait avec des yeux exorbités de terreur, et la langue pendante.

Il secoua nerveusement la tête, puis s'enfuit très vite.

Il eût pu mettre tout ce qui se passait d'incroyable depuis la veille sur le compte du traumatisme crânien qu'il avait subi. Il eût pu se contenter de penser qu'il venait d'avoir ni plus ni moins qu'une hallucination. Mais pour lui, l'explication était bien plus terrible.

Il se souvenait qu'avant la guerre, il était un jeune homme paisible, gagnant sa vie comme employé aux écritures chez un notaire ; qu'il éprouvait pour les livres une passion qu'il tentait de partager avec Violette. Il se souvenait également que la guerre lui était apparue comme quelque chose de détestable, et qu'il était parti au front sous la plus grande des contraintes. Les premiers temps, il avait eu peur, très peur, au point parfois de se lâcher dans

son uniforme d'artilleur. Puis, sans doute pour venir à bout de cette peur qu'il fallait à tout prix réussir à surmonter, il se mit à devenir agressif, violent, jusqu'à prendre plaisir à tuer. Et il ne s'en priva pas, jusqu'à petit à petit ressentir une véritable jouissance morale et physique lorsqu'il achevait à coups de baïonnette un ennemi. Voir le sang couler l'excitait, lui procurait une véritable ivresse. Jean le pacifique était devenu Jean le sanguinaire, « le bourreau des tranchées », comme certains l'avaient surnommé pour sa plus grande satisfaction.

Tandis qu'il revenait chez lui dans le brouillard épais et glacial, Jean se dit que d'après ce qu'il venait de vivre, il coexistait deux êtres en lui. Le Jean d'avant la guerre, et celui qui était devenu un tueur maladif dans les tranchées.

Il avait lu autrefois une nouvelle de Stevenson, l'un de ses auteurs favoris, où un homme se dédoublait au moyen d'une substance chimique.

Mais là, pas besoin d'artifice d'aucune sorte ; Jean le tueur avait accompli par deux fois un meurtre, tandis que Jean le pacifique ne pouvait que subir avec horreur cette situation.

Sans doute qu'il n'était pas resté amnésique pendant plusieurs années seulement à cause d'une mauvaise blessure à la tête, mais aussi parce que Jean le pacifique voulait oublier ses atroces méfaits durant la guerre, oublier son double maléfique qui, n'acceptant pas la perte de Violette et sa disgrâce physique, s'en prenait maintenant à des femmes sans défense pour se venger de son infortune.

Étrangement, il dormit profondément cette nuit-là, et son double ne vint pas perturber son sommeil, le faire cauchemarder.

En se réveillant il avait toutefois une forte migraine, et traîna un peu au lit.

La journée se passa relativement bien, si ce n'est qu'il ne pouvait s'empêcher de penser à Violette.

Et le soir venu, il se rendit au Café du Palais. Il craignait bien sûr que son double ne s'en prenne encore à une prostituée. Mais il savait qu'il ne pouvait pas parler de ce qui était devenu pour lui une certitude. On ne le croirait pas, on ne le prendrait pas au sérieux. Et pire, on risquerait de le renvoyer à l'hôpital, et même peut-être à l'asile. Alors, il devait subir les événements.

Au Café du Palais, il fut accueilli avec enthousiasme par la clientèle constituée uniquement de vieillards. Il prit place à une table avec trois octogénaires qui avaient gardé leur casquette sur la tête. Leurs visages étaient incroyablement parcheminés, et un mégot éteint de gitane papier maïs au bout noirci était collé à leur lèvre inférieure. Lorsqu'ils parlaient, le mégot tressautait au rythme de leurs paroles. On eût dit qu'il était collé là pour l'éternité, que même la mort ne l'ôterait pas de leur lèvre.

Jean commença à distribuer les cartes, sans pouvoir s'empêcher de penser à son double qu'il sentait s'approcher de *la rue du diable*.

Mais dans l'après-midi, il y avait eu une réunion à la mairie. Et le maire avait chargé le commissaire Dubreuil qui était responsable de la sécurité de la ville, de mettre tout en œuvre pour arrêter le meurtrier des prostituées ; que l'avenir de la commune en dépendait. Le policier, un quinquagénaire à la carrure de déménageur, doté d'une superbe moustache en guidon de vélo, était ce que l'on appelle un homme de terrain, un homme d'action, ayant servi jadis dans les fameuses brigades de Clémenceau.

Aussi, dès la tombée de la nuit, il s'était embusqué avec trois gardiens de la paix sous le porche d'un immeuble au début de *la rue du diable*. L'attente fut longue dans le froid intense.

Mais 22 h venaient de sonner au beffroi de la ville, lorsqu'une ombre traversa le brouillard teinté de jaune par le halo des réverbères, et se dirigea vers une silhouette postée devant une maison. Il s'agissait d'une auxiliaire de police que le commissaire avait missionnée pour servir d'appât, et qui pour l'heure, devait être transie.

Le commissaire qui retenait sa respiration, avait la main dans la poche de son manteau, serrant la crosse de son revolver, prêt à intervenir. Derrière lui, les gardiens de la paix, le képi vissé sur la tête et drapés dans leur pèlerine, l'étaient tout autant.

Et lorsqu'un coup de sifflet strident retentit soudain, tout le monde quitta sa cachette.

L'ombre fit volte face, et contre toute attente, marcha vers les policiers.

Alors, Dubreuil cria :

— Au nom de la loi, arrêtez-vous !

Mais ce qui était de toute évidence l'étrangleur continua de marcher vers lui.

— Arrêtez-vous ou je tire ! cria encore le commissaire.

L'étrangleur s'avavançait toujours, et alors qu'il n'était plus qu'à quelques mètres des policiers, le commissaire mit à exécution sa menace.

Un coup de feu claqua, et aussitôt, l'individu disparut, comme si le brouillard épais l'avait complètement absorbé.

Le commissaire souleva son chapeau melon de sa tête, puis le remit en place, et demeura abasourdi. Il était incapable de prononcer une seule parole.

Au Café du Palais, c'était également le grand silence. Les trois vieillards qui jouaient à la belote avec Jean, l'avaient vu d'un coup tomber de sa chaise.

Il était maintenant allongé par terre, immobile, les yeux semblant fixer le plafond.

Les vieillards gardaient la bouche ouverte d'effroi, si bien que leur mégot vacillait au bord de leur lèvre inférieure. Ils étaient mutiques, tremblaient un peu, et l'incrédulité se lisait dans leurs yeux rivés sur la tache d'un rouge vif qui s'élargissait sur le blanc de la chemise de Jean, à l'endroit du cœur.

La plus grande ruse du diable

Yves Crouzet

- Papa ! Papa ! C'est quoi déjà le numéro du Diable ?

Mon fils, Tristan, venait de faire irruption dans mon bureau alors que je m'acharnai sur le clavier de mon PC, pour d'essayer d'en extraire la fin de cette histoire d'Héroïc-Fantasy qui m'avait tenu éveillé une bonne partie de la nuit.

- Hein ? grognai-je en lui jetant un regard éberlué.

Le gamin, un charmant blondinet de huit ans révolus qui ressemblait davantage à un chérubin qu'à un diabolotin, sautillait impatiemment à côté de moi en tapant dans ses mains.

- Ben oui Papa, tu sais bien... le numéro du diable...

Cette fois, une lueur de compréhension se fit en moi tandis que j'émergeai lentement de la situation inextricable dans laquelle j'avais plongé mon héros bardé de fer.

- Le numéro du Diable, hein ? Et qu'est-ce que tu veux en faire ? interrogeai-je vaguement amusé.

Tristan interrompit sa gigue effrénée pour s'appuyer gentiment sur mon épaule.

- C'est pour rien, c'est juste pour savoir.

Les enfants ont parfois de drôles de questions, mais celle-ci battait tous les records ! Remisés au placard les innocents « *Papa, comment on fait les enfants ?* », « *Dis Papa, pourquoi Papy il n'est pas encore mort ?* », « *C'est quoi une maladie sexuellement transmissible ?* », ou bien encore, le terriblement lucide « *Pourquoi le Bon Dieu il s'occupe jamais des africains ?* ». Non, là c'était carrément le numéro du Diable que mon gosse voulait.

- Tu veux lequel ? demandai-je. Son fixe ou son portable ?

Tristan leva les yeux en l'air avec l'expression dégoûtée du gamin qui ne supporte plus les blagues à trois sous de son père.

- Allez papa, tu sais bien ! Le numéro du Diable... Comme dans tes histoires, quoi !

Tout en parlant, il désigna du regard ma table de travail sur laquelle étaient entassés, pêle-mêle, divers dictionnaires encyclopédiques sur la Bible, le Diable et les grandes religions, des ouvrages sur les mythologies celtiques et mésopotamiennes, sans parler des célèbres *Petit et Grand Albert*, du *Doemonolarioe* de Nicholas Rémi ou du *Unaussprechlichen Kulten* de Von Junzt.

« Et oui ! songeai-je malgré moi. Faut pas t'étonner. Comment avec tous ces bouquins en permanence sous les yeux, ton gosse pourrait-il te poser d'autres questions ? »

C'est sûr que si j'avais écrit des contes pour enfants, il m'aurait sans doute demandé quelle étoile il fallait suivre pour trouver la trace des fées ; ou bien quelle était la longueur de corde nécessaire pour attraper un croissant de lune au lasso. Mais voilà, j'écrivais des histoires fantastiques et des récits d'horreur...

Je l'attrapai tendrement par les épaules.

- D'abord, ce n'est pas le numéro du Diable, Tristan, c'est le chiffre du Diable ! Et puis qu'est-ce que tu veux en faire ?

- C'est juste pour jouer, Papounet !

Je regardai par la fenêtre ouverte de mon bureau. Il faisait merveilleusement beau en cette fin du mois d'octobre en Martinique. Sous mes yeux, s'étendait la dense végétation du Morne Champagne et, sur la droite, les eaux calmes et turquoise de la baie de Grande Anse, dans laquelle quelques voiliers mouillaient paisiblement. Le ciel matinal était déjà d'un bleu cobalt. De petits oiseaux pépiaient dans le cocotier du jardin.

Comme souvent, je me dis qu'il fallait vraiment avoir l'esprit tordu pour écrire des histoires macabres ici aux Petites Antilles, où tout participe à une douce léthargie et à un bien-être ouaté.

Je tournai mon regard vers mon fils bronzé et plein de santé.

- Tu ne veux pas t'amuser à autre chose, Titi ? Va donc à la plage avec tes copains. Ou prend une bédé. Ce ne sont pas des jeux pour les enfants, ça...

- S'il te plait, papa ! *S'il te plait !*

Je lâchai un petit soupir.

- Bon d'accord ! Le chiffre du Diable est 666. Mais qu'est-ce que tu veux en faire ? Tu veux te lancer, toi aussi, dans l'écriture de récits d'épouvante ?

- Oh, merci papa, merci ! dit mon fils en faisant claquer un gros baiser humide sur ma joue mal rasée.

Puis, sans répondre à ma question et aussi vite qu'il était apparu, il disparut de mon bureau.

Mon barbare favori venait de s'extirper à grands coups d'épée, des tentacules d'un gigantesque calamar d'inspiration « Lovecraftienne » et prenait un peu de bon temps avec la femme d'un notable, lorsque j'entendis vaguement le bip caractéristique que produit notre antique téléphone lorsqu'on le décroche.

Tout à mon récit, je n'y prêtais pas attention et me replongeai dans les délices de cette étreinte par procuration. Il faut dire que la belle Imrama était, comme il se doit dans ce genre de récit, un pur fantasme masculin : une longue chevelure dorée, des yeux en amande, une bouche charnue comme un fruit mûr, des seins qui défiaient les lois de l'attraction terrestre, un ventre si plat qu'on aurait pu y recueillir la rosée du matin et des jambes délicieusement galbées qui ne demandaient qu'à s'ouvrir !

Mes mains – enfin..., celles de mon intrépide héros – couraient déjà sur ses hanches faites pour l'amour et nous nous apprêtions à faire glisser la mince bande de tissu qui ceignait encore ses reins, lorsque, malgré la porte fermée, j'entendis comme dans un rêve, la voix de mon fils.

Je fronçai les sourcils et me détachai à regret de la belle Imrama en lui susurrant des mots tendres pour qu'elle patiente un peu.

Tendant l'oreille avec contrariété, je constatai que c'était effectivement mon fils qui parlait au téléphone.

Mais avec qui ?

Malgré mon immersion en apnée dans l'univers de mon héros, j'étais presque certain de ne pas avoir entendu sonner le téléphone. Et comme, en outre, il n'était pas encore dans les habitudes de mon fils de passer librement des appels à ses copains et copines – ce qui viendrait bien assez tôt à mon goût –, j'étais un peu surpris.

Je me levai donc de mon fauteuil et me dirigeai en maugréant vers la porte. J'avais la main sur la poignée de celle-ci lorsque, pour quelque obscure raison, j'interrompis mon geste et restai à écouter.

Je réalisai brusquement que ce qui m'avait arrêté, c'était le fait que Tristan parle à voix basse, comme s'il ne voulait pas qu'on l'entende. C'était plutôt surprenant chez un enfant qui, jusqu'alors, s'était révélé franc et ouvert et qui n'avait jamais rien dissimulé de plus grave que la perte de sa casquette « Superman » lors d'une excursion avec son école.

Pendant quelques minutes, j'essayai d'entendre ce qu'il disait, mais en vain. Je ne percevais qu'un chuchotis lointain. Parfois, il s'interrompait pour écouter son interlocuteur, puis reprenait d'une voix de conspirateur.

Mon regard se posa alors sur le poste téléphonique de mon bureau et une idée sournoise germa dans mon esprit.

Après un très bref débat moral du type « A-t-on le droit d'écouter en cachette les conversations de son enfant ? », auquel je décidai de répondre par l'affirmative, je décrochai doucement le combiné du téléphone.

C'était Tristan qui parlait, d'une voix si basse que je dus tendre l'oreille pour comprendre ce qu'il disait.

- ... pas possible. Mon papa et ma maman ne voudront pas me laisser y aller tout seul !

La voix qui lui répondit était celle d'un enfant vif et malicieux. Elle était aussi curieusement insistante.

- Tu peux essayer de les convaincre, non ? Sinon, pourquoi tu ne viendrais pas avec tes copains ! Quel âge as-tu, déjà ?

- Treize ans ! mentit mon fils avec un aplomb que je ne lui connaissais pas.

- Mais, c'est parfait ! C'est exactement l'âge qu'il faut ! Allons, tu ne peux vraiment pas t'échapper ? Le mercredi après-midi, quand tu n'as pas l'école... Ce serait idéal. Je te promets qu'on s'amusera bien tous les deux !

Mon fils réfléchit un moment avant de répondre.

- Le mercredi, je fais du judo et de la natation. Mon père ou ma mère m'accompagnent toujours.

- Quelle poisse ! ragea le gamin à l'autre bout du fil. Pourtant, j'ai vraiment très envie de te rencontrer. Il faut absolument que je te montre tout ce que je sais faire ! Tu verras, tu seras surpris ! Très surpris !

J'ignore pourquoi je n'intervins pas à ce stade de la conversation pour demander qui était en ligne. Sans doute voulais-je savoir ce que mijotait mon fils. Peut être aussi pensai-je avoir trouvé là l'occasion de le surprendre tel qu'il était réellement lorsque nous n'étions pas là. Mais il faut bien reconnaître qu'il ne s'agissait là, plus probablement, que d'une subite et vilaine poussée de curiosité maladive.

- Tu es un grand garçon à présent, reprit insidieusement la voix. Il est grand temps que tu t'affirmes un peu !

- Que je... m'affirme ? répéta Tristan.

- Oui ! Que tu aies un peu plus de liberté... Après tout tu n'es plus un bébé, hein ? T'es presque un ado !

- Heu... oui ! La preuve c'est que mon père m'a laissé voir « Aliens » en DVD.

Je souris à cette remarque. Depuis que j'avais autorisé mon fils à regarder le deuxième volet de la série des Aliens, réalisé par James Cameron, c'était devenu pour lui une sorte de Sésame absolu qu'il brandissait crânement avec la certitude que le monde des « grands » allait dorénavant ouvrir ses portes devant lui.

- C'est bien. Et tu n'as pas eu peur ?

- Oh non ! mentit encore mon fils, qui avait pourtant passé une bonne partie du film caché dans mes bras. C'était super, surtout quand Ripley se bat avec la reine des aliens à la fin.

- Ca c'est vrai ! Dommage qu'elle meure à la fin !

Tristan parut sincèrement surpris :

- Heu..., non... Elle meurt pas, Ripley. C'est le monstre qui meurt.

- C'est bien ce que je disais ! Tu vois c'est ça le problème : c'est toujours le gentil héros qui gagne à la fin du film. Moi, je trouve que c'est nul et injuste ! rétorqua le sale gosse. Tu n'es pas d'accord ?

- Et ben, non. J'aime bien les héros, moi, murmura mon fils sur un ton hésitant.

- Les héros ! Les héros ! Il n'y en a que pour eux ! s'emporta son interlocuteur. D'abord, que serait les héros sans les méchants et les monstres, hein ? Tu peux me le dire ? Rien du tout ! Les méchants sont bien plus marrants ! Sans eux, il n'y aurait pas de films !

- Peut-être bien, insista Tristan, mais moi je préfère quand même les gentils. Comme Guizmo dans les « *Gremlins* »...

Le mystérieux gamin, que je commençai à trouver franchement antipathique, éclata d'un rire moqueur et grinçant :

- Tss ! Tss ! Guizmo ! C'est bon pour les bébés ça ! Il est tellement mignon qu'il en est écoeurant ! Beurk ! Alors que l'autre, avec sa crinière blanche..., lui, il est vraiment drôle, non ? J'adore les bêtises qu'il fait dans le film !

Il baissa d'un ton et lâcha dans un souffle :

- Tu n'as jamais eu envie de l'imiter ?

Tristan parut réfléchir.

- Comme de changer les feux de circulation, pour mettre la pagaille dans les rues ?

- Oui ! Exactement ! Comme de changer les feux de circulation ! Mais aussi comme de mettre des pétards dans les boîtes aux lettres ! Comme de manger et de boire jusqu'à t'en faire péter la bedaine toutes ces choses succulentes que les parents interdisent : des hamburgers géants avec plein de ketchup, des frites dégoulinantes de mayonnaise, des litres de coca, des milk-shakes à la banane gigantesques !

- Oh, oui ! Sauf que je n'aime pas les milk-shakes à la banane !

- Bah, ce n'est qu'un exemple ! Et ça, ce n'est rien ! Si tu viens me voir, tu verras bien pire ! Que dirais-tu de dire tous les gros mots que tu veux ? De ne plus te laver ? De tirer la langue et de faire des grimaces à toutes les personnes que tu n'aimes pas ? Ce serait pas génial, ça ?

Jusqu'ici, j'avais été plutôt intrigué, mais là pour la première fois, je sentis un curieux frisson me parcourir l'échine.

- Oh oui, ce serait amusant ! s'enthousiasma Tristan. Et aussi de faire exploser des pétards dans des crottes de chiens !

Je réprimais un sourire en reconnaissant là une des distractions favorites de mes jeunes années. Pourtant, au fond de moi, je n'avais guère le cœur à sourire. J'étais même profondément mal à l'aise. Ce drôle de copain avec lequel parlait Tristan, n'était assurément pas le genre de relation que des parents souhaitent à leur fils. Derrière la voix de fausset se cachait quelque chose de malsain, de corrompu même.

- J'adore ça, moi aussi ! reprit le gosse. Et je te montrerais d'autres tours encore plus ignobles !

Mon fils hésita :

- Oui, mais c'est pas bien ! C'est interdit !

L'autre ricana et son rire évoqua soudain pour moi le rire d'une goule dans un cimetière.

- Allons ! C'est justement parce que c'est interdit que c'est si drôle ! Tiens, comme de sauter dans les flaques d'eau ! Comme de manger avec les doigts ! Ou de renverser toutes les poubelles au milieu de la rue ! Ou... je ne sais pas moi... comme d'arracher les ailes d'une mouche !

Tristan ne dit rien.

Inexplicablement, moi non plus je ne disais rien, alors que j'aurais dû interrompre depuis longtemps cette désagréable conversation. J'étais comme paralysé et en proie à un étrange vertige.

- Tu as déjà fais ça, hein ?

- Oui, répondit Tristan d'une petite voix.

- Je le savais, je le savais ! triompha son interlocuteur tel un lutin pervers. Eh ! Eh ! Et fait pipi sur une fourmilière ? Tous les gamins font ça ! Mais est-ce que tu as déjà jeté des cailloux sur un crapaud jusqu'à ce qu'il éclate comme une grosse bouse visqueuse ?

- Non ! Beurk ! C'est dégueu !

L'infernal gamin eut un rire dément.

- Dégueu ! Dégueu ! Dégueu ! Ca tu peux le dire ! Mais vraiment génial ! Si tu voyais tout le jus qui gicle du corps écrabouillé ! Et les yeux qui sortent de sa tête comme de petites billes ! Et la langue qui pend comme un morceau de...

- Arrête !

Pendant un bref instant, je crus que c'était moi qui venais de crier. Et puis je réalisai que c'était Tristan.

- Arrête ça ! Ca me dégoûte ce que tu dis !

Il y eut un court silence à l'autre bout de la ligne, avant que la voix ne reprenne, plus calme et douce et aussi plus enjôleuse et tentatrice que jamais.

- Excuses-moi, Tristan, si je me suis laissé emporter. Ca m'arrive parfois. Mais que veux-tu, c'est dans la nature de ce vieil Eddy de dire des atrocités ! Je ne voulais pas te faire peur. Tu ne m'en veux pas au moins ?

- Non ! dit finalement mon fils après un temps.

- Très bien, mon pote ! Toi, t'es pas une chochette ! dit le dénommé Eddy en imitant le phrasé syncopé d'un rappeur noir. Et si on reparlait maintenant de notre petit secret... Enfin, si tu veux bien...

- D'accord ! murmura mon fils d'une voix timide.

Je l'ai déjà dit, une étrange léthargie s'était emparée de mon esprit. Je voulais interrompre cette conversation absurde autant que dérangement, mais j'en étais incapable. Et puis, j'avais aussi un curieux pressentiment concernant Eddy. Aucun des copains de Tristan ne s'appelait ainsi J'en étais sûr. Et cette voix... c'était comme si ce n'était pas véritablement celle d'un enfant, mais plutôt celle, contrefaite, d'un adulte malintentionné.

Je sentis une sueur froide m'envahir. Si c'était effectivement le cas, alors qui était cet adulte et que voulait-il ? Je me dis qu'en attendant encore un peu, je pourrai en apprendre davantage sur son compte et, si cela s'avérait nécessaire, prendre les mesures nécessaires.

- Tu te souviens ? poursuivit la voix pernicieuse et faussement amicale. Je t'ai promis quelque chose de magique et d'inoubliable. Mais, avant, il faut que tu fasses quelque chose. C'est juste, non ? Mais ça doit rester un secret entre toi et moi !

J'étais tellement tendu que je dus m'appuyer sur mon bureau pour ne pas tomber. Devant moi, sur l'écran de l'ordinateur, défilaient les photos de l'économiseur d'écran : Tristan à la neige dans sa combinaison orange et bleue, mon épouse en maillot de bain dans l'eau translucide de « Trou aux Biches » à l'île Maurice, mes parents assis au bord d'une rivière en Haute Loire, le Carnaval de Fort de France et ses diablasses, moi-même entouré de mes amis guinéens lors de la cérémonie donnée à l'occasion de mon départ de ce pays, Tristan et ses

cousins en vacances à la Ciotat... Autant d'instantanés d'une vie heureuse qui semblait prête à se dissoudre dans le venin distillé par cette voix nocive comme de l'acide.

- Qu'est-ce que je devrais faire ? demanda Tristan d'une petite voix.

Le silence qui suivit était aussi assourdissant que celui qui précède l'arrivée d'un ouragan.

- Je veux que tu viennes me voir et que tu participes à une petite cérémonie magique et amusante.

- Ah bon ?

- Oui, juste toi, moi et quelques autres amis...

Tristan hésitait visiblement.

- Et ça doit se faire la nuit, c'est ça ?

- Oui, dit la voix plus douce que jamais. Ce sera une soirée vraiment très spéciale, que tu n'oublieras jamais !

J'étais tétanisé. Je réalisai que je ne respirais plus depuis un long moment et que j'étais au bord de l'asphyxie. J'éloignai en tremblant le combiné de mon visage et aspirai spasmodiquement de grandes gorgées d'air qui me déchirèrent la gorge et les poumons comme un gaz toxique.

Mais qui était à l'autre bout du fil ? me demandai-je. Un obsédé ? Un pervers sexuel qui imitait la voix d'un garçonnet pour mieux séduire mon enfant ? Un pédophile qui racolait les gosses au téléphone pour les convier à quelque immonde ballet rose ?

Mais ce qui m'épouvantait le plus par les implications que cela pouvait avoir, c'était que mon fils était à l'origine de l'appel. Car il ne faisait aucun doute que c'était bien lui qui avait appelé Eddy, puisque je n'avais entendu aucune sonnerie de téléphone. Cela signifiait donc qu'ils se connaissaient déjà. Dans ce cas, que s'était-il déjà passé entre eux ? Se pouvait-il que mon garçon, la chair de ma chair, ait déjà été la victime de ce maniaque ?

Je m'efforçai de respirer calmement et lorsque je rapprochai le combiné de mon visage, j'avais un peu repris mes esprits.

C'était Tristan qui parlait :

- Mes parents ne me laisseront jamais sortir seul et puis pourquoi un... cimetière ?

- Parce que c'est plus marrant, tiens ! Et c'est aussi là que j'habite, ne l'oublies pas ! Allons, tu sais bien... C'est comme dans ces films d'horreur, que tu aimes tant...

Eddy eut un petit rire qui me fit froid dans le dos.

- Ne me dis quand même pas que tu as peur !

- Ben, si j'ai peur... répliqua sincèrement Tristan. Déjà que je n'aime pas les cimetières, alors la nuit...

- Ah, Ah, Ah !!! Ne t'inquiète pas, je serai là ! Tu es mon ami, non ? Tu peux me faire confiance, je prendrai bien soin de toi... Je te montrerai des choses vraiment très spéciales...

La voix était tellement mielleuse et abjecte que mon cœur se mit à cogner comme un tambour affolé dans ma poitrine. Je sentis des gouttes de sueur couler de mon front et tomber sur le bureau.

- Et puis, poursuivit la voix diabolique, je connais tous les démons de la nuit et aucun ne s'approchera de toi, si tu ne le veux pas ! Je te le promets. Ce sont tous mes amis ! On veut juste jouer un peu avec toi...

A ces mots, c'est comme si un déclic s'était produit en moi. Aussi insensé que cela puisse paraître, je crus ce que disait cette voix. J'étais certain que ce n'était pas un simple pervers qui était à l'autre bout du fil, mais bel et bien un esprit démoniaque, si ce n'est le diable en personne.

Tout devint clair ! Un instant plus tôt, mon fils était venu me voir pour me demander le numéro du Diable et moi, comme un idiot, je le lui avais donné.

666.

Un nombre banal pour beaucoup de gens, mais pas pour tout le monde. Non, pas pour tout le monde !

Il paraît que dans certains pays, aucune maison ne porte ce numéro, qu'aucune voiture n'est immatriculée avec ce chiffre maudit.

666, le nombre de la Bête. Le nombre du Mal. Un chiffre rapporté par les Saintes Ecritures, elles-mêmes ! Dans l'Apocalypse n'est-il pas écrit : « *Que celui qui a de l'intelligence calcule le nombre de la Bête. Car c'est un nombre d'homme, et son nombre est 666* ».

Je n'essayai plus de raisonner avec sang froid, de réfléchir de façon cartésienne. Sans doute parce que, en tant qu'écrivain de récits fantastiques, l'irrationnel, l'absurde, le surnaturel, font partis de mon quotidien.

Aussi démentiel que cela puisse paraître, *mon fils avait composé le numéro du Diable sur le téléphone de la maison et l'avait maintenant en ligne* ! Comment y était-il parvenu ? Ca n'avait pas d'importance ! Peut-être avait-il utilisé une incantation magique lue au détour d'un de mes livres ou alors apprise sous le préau de la cour de récréation, de la bouche du fils d'un quimboiseur¹ martiniquais ? Je n'avais aucune idée de la façon dont avait été réalisée cette invocation sacrilège et je m'en moquais bien ! Après tout les voies du Diable sont, sans nul doute, tout aussi impénétrables que celles de notre Seigneur, non ?

¹ Sorcier ou guérisseur en Martinique

Tout ce que je savais c'est que je devais agir rapidement avant qu'il ne soit trop tard.

J'ouvris précipitamment le « *Manuel des sortilèges et exorcismes* » posé sur mon bureau et trouvai presque instantanément ce que je cherchais.

Sans perdre de temps, je me mis alors à hurler dans le combiné les phrases écrites par un Pape il y a longtemps pour exorciser le Démon :

« Je t'ordonne, Esprit Immonde, qui que tu sois, à toi et à tous tes compagnons obsédant ce serviteur de Dieu, je te commande, par les Mystères de l'Incarnation, de la Passion, de la Résurrection, et de l'Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ, je te somme de quitter ce corps et de ne nuire en rien à cette créature de Dieu et à ceux qui l'entourent. Amen ! » .

A l'autre bout du fil, il y eut un hurlement effrayant.

- Qui est là ? hurla une voix qui n'avait plus rien d'enfantin.

- Papa ? s'exclama Tristan, avec une surprise horrifiée.

- Vas-t-en démon et ne t'approche jamais plus de mon enfant !

Un ricanement sourd ébranla la ligne, autant que mes nerfs.

- Je réponds lorsqu'on m'appelle « Papa » ! Et je reviendrai si on me mande encore !

- Papa ? gémit mon fils. Pardonne-moi, je ne voulais pas...

- Raccroche immédiatement, Tristan !

- Non, reste encore un peu mon garçon, dit la voix subitement angélique et douceuse. Je te promets que je te ferai découvrir des choses merveilleuses et que...

- Raccroche, Tristan ! hurlai-je au bord de la crise de nerf.

- Tristan ? poursuivit la voix impie. N'oublie pas de venir me voir au Cimetière de...

J'entendis avec soulagement le choc du combiné sur son socle : Tristan venait enfin de raccrocher !

Un hurlement de rage envahit la ligne.

- Tu triomphes aujourd'hui, mortel, mais ce n'est que partie remise ! Il n'en sera pas toujours ainsi et...

Mais je n'écoutai plus. Je récitai le « Notre Père » à voix haute avec plus de conviction et de ferveur que je n'en avais jamais mis à prier jusqu'alors.

- Blah-blah-blah-blah... me coupa la créature. Si tu crois me chasser avec ces pitreries !

Soudain, je réalisai que je n'avais qu'à raccrocher pour mettre fin à la communication démente et avec elle à toute cette horreur.

Je m'apprêtais à le faire lorsque j'entendis le Diable vociférer dans un ultime ricanement :

- Vous ne m'échapperez pas ! Le cimetière de l'horreur, sera votre ultime expérience ! Quant à moi, je vous attends sept jours sur sept, vingt quatre heures sur vingt quatre au 0892 666 ...

Je raccrochai brutalement et regardai le combiné du téléphone comme si c'était un serpent à sonnettes. La tête me tournait, je tremblais de tout mon corps, mais j'avais réussi ! J'avais chassé le démon !

Devant moi, sur l'écran de l'ordinateur, continuaient de défiler des photos de vacances merveilleuses de normalité. Je me promis d'en faire d'autres. Beaucoup, me jurai-je.

Je m'efforçai encore de réfréner les tremblements qui m'agitaient, lorsque mon fils entra dans mon bureau, les épaules affaissées et la mine contrite.

- Tristan... commençai-je.

- Excuses-moi papa, murmura-t-il avec cet air inquiet qu'il a toujours lorsqu'il a commis une grosse bêtise.

- Mais qu'est-ce qui t'a pris ? m'exclamai-je d'une voix cassée que je ne reconnus pas.

Tristan s'approcha timidement de moi, les yeux brillants.

- Je ne savais pas que tu allais te mettre en colère. Je ne le ferai plus, je te le promets. Je voulais juste appeler le numéro du « Cimetière de l'horreur », pour voir ce que c'était...

- Le ... « Le Cimetière de l'horreur » ? répétais-je stupidement.

- Oui ! C'est ce film d'horreur qui sort mercredi prochain au cinéma. Pour Halloween... Il y a un numéro d'appel spécial... Des copains m'en ont parlé à l'école. Ils ont dit que c'était génial, alors j'ai voulu essayer... Mais je ne me souvenais plus du numéro complet... Je connaissais le début et je savais qu'à la fin, c'était le numéro du Diable. C'est pour ça que...

- ... que tu m'as demandé le chiffre du Diable tout à l'heure, achevais-je, tandis qu'un début de compréhension se faisait en moi.

- Oui papa. A l'autre bout du fil, il y a Eddy le mort-vivant, continua mon fils. C'est le héros du film. Tu as entendu... On peut même parler avec lui... C'est... comment on dit ? Interactif ! C'est drôlement bien fait, hein ?

Je titubais légèrement.

- Oui... Oui... balbutiai-je, en repassant dans ma tête les différentes étapes de la discussion téléphonique.

- L'avant-première a lieu à minuit mercredi prochain, poursuivit Tristan d'une voix plus assurée. A Fort-de-France, dans une salle de cinéma décorée en cimetière. Il faudra être déguisé pour entrer. Et y'aura plein de cadeaux à gagner !

J'attrapai mon garçon dans mes bras et le serrai contre moi afin qu'il ne remarque pas l'expression de mon visage.

Une publicité ! Une simple publicité pour ados ! Un rire incoercible et à moitié hystérique me secoua tandis que je réalisai que je venais d'être le jouet d'une arnaque télématique à 0,34 euros la minute, autant que de mon imagination délirante !

Je ne savais pas si je devais en rire ou bien en pleurer ! J'avais été parfaitement stupide ! Eddy n'avait fait que son travail : c'est à dire faire durer la communication téléphonique le plus longtemps possible.

Quel imbécile j'avais été !

Et puis, tout à coup, me revint en mémoire ce que me disait parfois ma grand-mère, une rude campagnarde, lorsque j'étais enfant. Comment était-ce déjà ? Quelque chose sur... la ruse du diable...

« La plus grande ruse du diable, c'est de faire croire aux gens qu'il n'existe pas. »

Oui, c'était ça qu'elle disait.

Tristan se dégagea doucement de mon étreinte et me regarda avec un sourire angélique. Ses yeux brillaient curieusement.

- Dis papa, si tu n'es plus fâché, est-ce qu'on pourra aller au cimetière de l'horreur. S'il te plaît. *S'il te plait.*



Les Poèmes

Le train de ses poèmes

R.A Logan

*Cet homme avait des poèmes
Au cœur des mains,
A présent sa poitrine saigne
Peut-être aurait-il du prendre un autre train ?*

*Cette femme a lu, sa peau aime
Oubliant un amour lointain
A présent ses mains saignent
Aurait-elle du prendre l'autre chemin ?*

*Il s'est tranché les veines !
Dans un souvenir lointain
Il prononce le mot aime
Dans une autre nuit,*

dans un autre train...

La mégère inapprivoisable

Etienne Parize

*Le désert de son cœur abrite les scorpions
Qu'elle élève en dansant une gigue espagnole.
Ses arachnides fiers, quand je bus à sa fiole,
Me piquèrent moult fois en jouant aux espions.*

*Mon esprit inquiet peut porter témoignage
Sur sa docte aptitude à clouer son prochain
Au mât de son mépris, sous l'œil de son dédain,
Et dans le même élan à le prendre en otage.*

*La mégère aux coups bas, rêvant à volonté
De paillettes d'azur et de célébrité,
Promène dans le vent son piètre égocentrisme.*

*Et, le thorax gonflé de sa prétention,
Elle va s'écraser contre un mur d'égoïsme
Sans jamais partager l'or de sa mission.*

Dépecé vif – Jessy Mystic

*Puisqu'il faut souffrir pour voir le bonheur
Alors en cette heure j'offre ma douleur
A qui voudra bien la prendre
A qui pourra bien me pendre
Alors en cette heure j'offre ma douleur*

*Démasqué par la peur de la solitude
Ecorché sous la raison de notre Nous
Je sacrifie ce qui m'est de plus cher
Te montrer ce qui ce trame derrière*

*Puisqu'il faut souffrir pour voir le bonheur
Alors en cette heure j'offre ma douleur
A qui voudra bien la prendre
A qui pourra bien me pendre
Alors en cette heure j'offre ma douleur*

*Je soulèverai ma peau pour te montrer les cieux
Je deviendrai rouge puis bleu
J'égoutterai mon sang dans ce beau lit blanc
Je me transformerai en bel oiseau blanc*

*Puisqu'il faut souffrir pour voir le bonheur
Alors en cette heure j'offre ma douleur
A qui voudra bien la prendre
A qui pourra bien me pendre
Alors en cette heure j'offre ma douleur*

*Que mes os deviennent poussière
Me déposer ainsi sur les meubles de manière
A ce qu'il ne reste plus que mon cœur
Pour t'aimer mon âme soeur*

*Puisqu'il faut souffrir pour voir le bonheur
Alors en cette heure j'offre ma douleur
A qui voudra bien la prendre
A qui pourra bien me pendre
Alors en cette heure j'offre ma douleur*

A fleur de peau – Galandín

28 août 1853

*J'ai fui trop de souvenirs
Me hantaient, et me hantent encore
Chaque jour, chaque nuit
Saigne la roche
L'île maudite
D'un frère perdu sur un rivage*

*Je ne pouvais rester
Trop lourd est le passé
Trop lourd sont mes remords, mes regrets
Trop lourd est la tristesse du visage de mon frère*

*Bryésis m'a suivi
M'a suivi jusqu'au bout de la nuit
Jusque dans mon lit
Allongée
A demi nue
Parée d'un drap de soie noir
Je me suis approchée d'elle
— Si belle tu es. Bryésis, je t'aime.
J'ai écarté le drap aux couleurs de jais*

*Tout proche d'elle
Je sens son souffle, sa voix qui sussurre
J'entends son cœur exploser, frissonner de désir
Elle soupire
Ma main caresse le duvet de son ventre
De son cou, de sa bouche,
De ses lèvres chaudes et humides*

*Je ne me souviens plus quel était ce plaisir
Ce plaisir que les humains trouvent irrésistible*

*Blanche comme la lune au plus clair de la nuit
Bryésis brille d'un éclat de glace
— Tu es froide. Froide comme moi.
— Non, Galadriel. Non, toi, tu es chaud, brûlant de désir.
Comme cette fleur entre mes seins.
Comme cette fleur entre ses seins, chaude par sa couleur
Rose, aux teintes rouges
Pétales, d'un parfum si rare*

*A fleur de peau
A même la peau
Je sens son cœur battre
Battre, battre, encore et encore...*

Mélodie poétique – Malicieux

Le poète au pied de l'arbre est allongé

Ce jongleur avec les maux

Semble paisiblement se reposer

Entouré du chant des oiseaux

Ses compagnons de chaque instant

Qui lui soufflent des idées

De leurs fines voix le soutenant

Et parfois venant le consoler

Lui qui sait faire parler les sentiments

La joie tout comme la peine

Histoires de pauvres amants

N'ayant retrouvé leur Reine

Il s'endort maintenant parmi les roses

Dont les pétales ondoient au grès du vent

Enlevant à la vie ce morose

Qui affaiblit tant les gens

Les oiseaux continuent leur douce mélodie

Apportant une étrange lumière

Dans le ciel rapidement elle grandit

Illuminant la clairière

Mais l'homme ne l'entend déjà plus

Son âme tranquillement l'a quitté

Montée avec la musique qui fut

Pour lui un hymne à la beauté

Une étoile dans le ciel s'éteint

Là repose le poète mort

Si vous entendez ce chant harmonieux et lointain

Vous saurez où trouver du réconfort...

Petit Soldat – Malicieux

Toi, le petit soldat

Dans la violence tu es né

Toi, le petit soldat

Pendant la guerre tu as tué

Tu auras perdu ta famille pour la patrie

Tu auras vu disparaître tes enfants

Ce combat aura mutilé à jamais ta vie

Ils ont maintenant envers toi une créance de sang

Pour ton pays tu as massacré

Pour ton pays tu as pleuré

Pour ton pays tu as tout donné

Et à présent il semble t'avoir oublié

Chaque nuit est hantée d'immondes cauchemars

Tu vois ces horreurs tâcher tes vêtements

Pour toujours tu as perdu ton phare

Qui te guidait dans l'océan

Tu repenses à ces milliers d'innocents qui hurlaient

Quand le napalm du ciel tombait

Ces images dans ton esprit restent bloquées

Tu ne peux de ta mémoire les effacer

Tu as encore l'impression de sentir cette chair brûlée

D'entendre ces cris déchirants

De voir ces cadavres vers toi avancer

Une étrange musique psalmodiant

Tu te frappes la tête contre les murs

Mais les visions sont toujours là

De leurs voix déformées elles sussurent

Qu'elles veulent t'emmener là-bas

Tu essaies de les frapper mais tu ne les touches pas

Tu essaies de crier mais personne ne t'entends

Tu essaies de t'enfuir mais elles te suivront jusqu'au trépas

Tu essaies de pleurer mais ne coule que du sang

Et le spectacle recommence chaque soir

Aucun ne t'as écouté, tu sombres dans la folie

Tu ne dors plus, tu as peur du noir

Tu trembles dès que la lune luit

Toi, le petit soldat

Dans la violence tu as vécu

Toi, le petit soldat

Toutes les horreurs tu as vu

Tu auras donné ton existence pour la patrie

Tu auras observé ta propre chute en Enfer

Ce combat aura mutilé a vie

A cause de cette absurdité, la guerre

Pour ton pays tu t'es battu

Pour ton pays tu t'es sacrifié

Pour ton pays maintenant tu meurs dans cette rue

Et il semble t'avoir oublié...

Les sillages de la nuit- Erwan

Les sillages de la nuit noire

*Dans ce domaine putride et froid
Ô Prince des Ténèbres, danse
Avec celle qui hante tes rêves
Celle qui dort ici-bas.*

*Egare toi à la lueur de l'étoile assassinée;
Enflamme ta colère, désert aride de sentiments abandonnés
Envoûte l'Astre de minuit dans un tourment d'identités
Simule la passion aux creux de tes mains en charpie
Et envolé toi à la grâce des ombres, au-delà des âmes abattues.
Tu as volé l'esquisse d'un sourire
Que toi seul ne peut comprendre.
Le Ciel pleure les larmes de ta haine
Tes pupilles sont sèches.
Le cri des corbeaux,
Ô complainte macabre de l'enfant seul,
Berce le silence de la connivence brisée.*

*Dans les sillages d'un marécage nauséabond,
Tu feins la solitude de l'éternité
Retrouvée dans la nuit noire et sordide,
Emprise de ses baisers perdus à jamais.*

L'alcoolique – Rachel Gíbert

*Sur son visage maigre et buriné
Glissent de macabres ombres, alors
Qu'aux relents de son haleine avinée
Se mêle une fétide odeur de mort.*

#

*Il tend son verre vide à l'aubergiste,
Qui le remplit, mais avec réticence,
Arborant cette expression fataliste
Du bourreau exécutant la sentence.*

#

*L'alcoolique est le moins heureux des hommes :
Souvent repoussé, abruti d'injures,
Il n'a plus que le vin, qui, comme un baume,
Apaise, un peu, le feu de ses blessures.*

#

*Chaque gorgée de ce précieux breuvage,
Pareille au tranquille flot du Léthé,
Lentement, entraîne dans son sillage
L'oubli qu'attend l'âme du condamné.*

#

*Quelquefois, il lui semble voir Charon,
Qui, émergeant de sa barque sordide,
Rame à la surface de la boisson,
Dardant alentour son regard morbide.*

#

*Puis, d'un geste, il balaie cette vision,
Préférant voir dans le fluide carmin
Le sang de sa proche résurrection
Au monde des plaisirs épicuriens.*

DOSSIER

« *A rebours* » (Huysmans)

Par **Michelle Lesuisse**



Un personnage complexe :
Jean Des Esseintes, héros de *A rebours*²,

Un noble

Jean des Floressas des Esseintes est issu d'une famille marquée par «la prédominance de la lymphe dans le sang»³ (77), qui, peu à peu, a efféminé les hommes d'une lignée dont il est maintenant le dernier représentant. C'est un :« grêle jeune homme de trente ans, anémique et nerveux, aux joues caves, aux yeux d'un bleu froid d'acier, au nez éventé et pourtant droit, aux mains sèches et fluettes. » (78)

² *A rebours*, roman écrit par J.-K. Huysmans et paru en 1884.

Joris-Karl Huysmans (1848-1907) se fit connaître par un premier roman *Marthe, histoire d'une fille* (1876) et fut d'abord très proche des naturalistes, en particulier d'Emile Zola qui devint son ami, à qui il dédia *Les Sœurs Vatard* (1879) et dont il obtint l'estime pour d'autres œuvres comme *En ménage*(1881) ou *A vau- l'eau*(1882). Mais *A rebours* (1884), œuvre qui l'apparente au décadentisme, suscita la colère de Zola qui y vit une véritable destruction du naturalisme. Huysmans se consacra ensuite au satanisme qu'illustre *Là-bas* (1891). Puis, surprenant son entourage, il en vint au catholicisme : *En route* (1895), *La cathédrale* (1898), *L'Oblat* (1903), *Les Foules de Lourdes* (1906) témoignent de sa conversion à la foi chrétienne.

³ Les extraits sont tirés de l'édition Folio classique

Il porte une barbe très blonde « en pointe » et ressemble en cela à son ancêtre « Mignon » de qui il a également hérité « l'expression ambiguë, tout à la fois lasse et habile. » (78)
Manifestement il n'a pas su se rendre intéressant aux yeux de ses parents, qui l'ont très vite confié aux Jésuites.

Eduqué par les jésuites

Des Esseintes n'est, a priori, pas un héros de roman très attachant et le lecteur va devoir s'habituer à ses particularités. Comme l'ont fait ses maîtres. Car s'il fut un élève très intelligent, il fut aussi sélectif et déterminé, excellent dans les domaines qu'il se choisissait et indifférent à d'autres. Ainsi se passionna-t-il très jeune pour la littérature latine dont il devint féru mais il ne prit aucun intérêt à l'étude du grec et ne voulut jamais en retenir le moindre mot.

Misanthrope

Les études achevées, la majorité atteinte et sa fortune entre les mains, il fallut bien que Des Esseintes se choisisse une vie. Un entourage d'abord. Sa famille ?

« il subit, plusieurs fois, dans son hôtel de la rue de la Chaise, d'écrasantes soirées où des parentes, antiques comme le monde, s'entretenaient de quartiers de noblesse, de lunes héraldiques, de cérémoniaux surannés. » (81)

Lucide et impitoyable il ressentit vite : « une indicible pitié (...) pour ces momies ensevelies dans leurs hypogées pompadour à boiseries et à rocailles, pour ces maussades lendores qui vivaient, l'œil constamment fixe sur un vague Chanaan, sur une imaginaire Palestine. » (82)

Les « jeunes gens de son âge et de son monde » (82) ? Il avait le choix entre les « bellâtres inintelligents et asservis » (82), ces « victorieux cancre qui avaient lassé la patience de leurs professeurs, mais avaient néanmoins satisfait à leur volonté de déposer, dans la société, des êtres obéissants et pieux » (82) et « des noceurs, épris d'opérettes et de courses, jouant le lansquenet et le baccarat, pariant des fortunes sur des chevaux, sur des cartes, sur tous les plaisirs chers aux gens creux. » (83)...

Alors il se tourna vers « les hommes de lettres » (83). Mais il fut déçu par : « leur conversation aussi banale qu'une porte d'église, par leurs dégoûtantes discussions, jugeant la valeur d'une œuvre selon le nombre des éditions et le bénéfice de la vente. » (83)

C'est ainsi que « son mépris de l'humanité s'accrut » (83) ! Un temps il pensa se réfugier auprès des femmes mais leur « bêtise innée » (84) n'était décidément pas supportable.

Et donc « Quoi qu'il tentât, un immense ennui l'opprimait » (85) ...

Esthète

D'abord « noceur », Des Esseintes choisit de vivre en ermite car toutes ces épreuves altéraient sa santé et ... sa fortune : « en folies, en noces, il avait dévoré la majeure partie de son patrimoine » (85). A titre d'exemple, ce « repas de deuil » (89), ce « dîner de faire-part d'une virilité momentanément morte » (90) où dans une salle décorée de noir, « on avait mangé dans des assiettes bordées de noir, des soupes à la tortue, des pains de seigle russe, des olives mûres de Turquie, du caviar, des poutargues de mulets, des boudins fumés de Francfort, des gibiers aux sauces couleur de jus de réglisse et de cirage, des coulis de truffes (...) » (90)
« Lassé de ces ostentations puérides et surannées, (...) il songeait simplement à se composer, pour son plaisir personnel et non plus pour l'étonnement des autres, un intérieur confortable et

paré néanmoins d'une façon rare, à se façonner une installation curieuse et calme, appropriée aux besoins de sa solitude future. » (90-91)

Une maison à Fontenay ferait l'affaire.

La décoration allait l'occuper un temps. Car pas question de laisser les choses au hasard. Le goût devait demeurer et s'inscrire dans les choix les plus anodins en apparence. « ce qu'il voulait, c'était des couleurs dont l'expression s'affirmât aux lumières factices des lampes ; peu lui importait même qu'elles fussent, aux lueurs du jour, insipides ou rèches, car il ne vivait guère que la nuit » (91). Il fallait donc exclure le bleu qui « tire aux flambeaux sur un faux vert » (91) mais aussi les diverses nuances du gris qui « se renfrognent encore et s'alourdissent » (92), renoncer définitivement aux « saumons, aux maïs et aux roses dont les efféminations contrarieraient les pensées de l'isolement » (92). Seul l'oranger pourrait satisfaire « la nature sensuelle d'un individu vraiment artiste » (92), Des Esseintes se distinguant du « commun des hommes dont les grossières rétines ne perçoivent ni la cadence propre à chacune des couleurs, ni le charme mystérieux de leurs dégradations et de leurs nuances » (93)...

Et le raffinement de ses rétines... l'amène à pousser loin la quête de la perfection. Insatisfait de l'effet produit par un tapis d'Orient, « il s'était dit : il serait bon de placer sur ce tapis quelque chose qui remuât et dont le ton foncé aiguësât la vivacité de ces teintes » (128). En regardant une vitrine au Palais-Royal, il « s'était frappé le front : une énorme tortue était là, dans un bassin. Il l'avait achetée » (128)

Las ! « le ton de Sienne crue de cette carapace salissait les reflets du tapis sans les activer » (128) Une seule solution : « faire glacer de l'or sur la cuirasse de sa tortue. » (129). Mais là encore le résultat ne fut pas à la hauteur de ses espérances. Il fallait, bien sûr, incruster des pierres précieuses.

Le choix des pierres lui demanda temps et réflexion. Il voulait éviter le diamant « devenu singulièrement commun depuis que tous les commerçants en portent au petit doigt » (129), l'améthyste « elle aussi, galvaudée aux oreilles sanguines et aux mains tubuleuses des bouchères qui veulent, pour un prix modique, se parer de vrais et pesants bijoux » (129-130). Pas plus d'intérêt pour les topazes, les émeraudes et les rubis. Il finit par choisir un savant mélange de pierres moins précieuses mais aussi moins communes, selon lui : chrysobéryls, péridots, olivines, turquoises, cymophanes, saphirines. Entre autres... Et enfin Des Esseintes put se réjouir du spectacle de « la tortue qui rutilait dans la pénombre ». (132) Peu de temps cependant car... elle mourut bientôt : « Sans doute habituée à une existence sédentaire, à une humble vie passée sous sa pauvre carapace, elle n'avait pu supporter le luxe éblouissant qu'on lui imposait, la rutilante chape dont on l'avait vêtue, les pierreries dont on lui avait pavé le dos, comme un ciboire. » (139)

Puisqu'il se retire à Fontenay, hors de question pour Des Esseintes, de supporter la présence de quiconque, pas même celle de ses domestiques, cependant nécessaires. Il ne conserve que « deux vieux domestiques qui avaient soigné sa mère » (97) à qui il « céda le premier étage de la maison, les obligea à porter d'épais chaussons de feutre, fit placer des tambours le long des portes bien huilées et matelasser leur plancher de profonds tapis de manière à ne jamais entendre le bruit de leurs pas » (97). Donner les ordres de façon très codifiée, établir précisément « le sens de certaines sonneries » (97), « la signification des coups de timbre, selon leur nombre, leur brièveté, leur longueur » (97) n'était pas compliqué.

Il restait encore à être le moins possible offusqué par la vue de la femme lorsqu'elle devait sortir. « il voulut que son ombre, lorsqu'elle traversait les carreaux de ses fenêtres, ne fût pas hostile, et il lui fit fabriquer un costume en faille flamande, avec bonnet blanc et large capuchon, baissé, noir, tel qu'en portent encore à Gand, les femmes du béguinage. » (98) Et ainsi « l'ombre de cette coiffe passant devant lui, dans le crépuscule, lui donnait la sensation

d'un cloître, lui rappelait ces muets et dévots villages, ces quartiers morts, enfermés et enfouis dans le coin d'une active et vivante ville. » (98)

Erudit

Peinture et littérature nourrissent la vie de Des Esseintes. Il y trouve à la fois l'excitation intellectuelle et émotionnelle. Il connaît parfaitement la littérature latine mais aime aussi certains « modernes ».

Pour ce qui est de la peinture, méprisant la vie contemporaine, il ne veut pas avoir à supporter ce qui la représente. « aussi, avait-il voulu une peinture subtile, exquise, baignant dans un rêve ancien, dans une corruption antique, loin de nos mœurs, loin de nos jours. (...) Entre tous, un artiste existait dont le talent le ravissait en de longs transports, Gustave Moreau. » (141) en qui il voit un « païen mystique » (149), « un illuminé qui pouvait s'abstraire assez du monde pour voir, en plein Paris, resplendir les cruelles visions, les féériques apothéoses des autres âges » (149).

Il voyait aussi en Gustave Moreau un peintre totalement original qui ne « dérivait de personne. Sans ascendant véritable, sans descendants possibles, il demeurait dans l'art contemporain, unique » (149)

Enfin « Il y avait dans ses œuvres désespérées et érudites un enchantement singulier, une incantation vous remuant jusqu'au fond des entrailles » (149). Une peinture qui parle au cœur, aux sens et à l'intellect tout à la fois, qui franchit « les limites de la peinture » Des Esseintes ne pouvait qu'adorer...

Pour lui, les tableaux de Gustave Moreau suscitent la même émotion violente que « certains poèmes de Baudelaire ». Même surprise, même ébahissement !

Baudelaire qui « était descendu jusqu'au fond de l'inépuisable mine, s'était engagé à travers des galeries abandonnées ou inconnues, avait abouti à ces districts de l'âme où se ramifient les végétations monstrueuses de la pensée » (252-253), Baudelaire, qui sans doute avait conforté Des Esseintes dans son pessimisme, sa névrose. En effet « A une époque où la littérature attribuait presque exclusivement la douleur de vivre aux malchances d'un amour méconnu ou aux jalousies de l'adultère, il avait négligé ces maladies infantiles et sondé ces plaies incurables, plus vivaces, plus profondes, qui sont creusées par la satiété, la désillusion, le mépris, dans les âmes en ruine que le présent torture, que le passé répugne, que l'avenir effraye et désespère. » (254)

Sensuel aussi

« Il avait toujours raffolé des fleurs » (185). Bien sûr, on pouvait s'y attendre : « Depuis longtemps déjà, il méprisait la vulgaire plante qui s'épanouit sur les inventaires des marchés parisiens » (185) « En même temps que ses goûts littéraires, que ses préoccupations d'art, s'étaient affinés, ne s'attachant plus qu'aux œuvres triées à l'étamine, distillées par des cerveaux tourmentés et subtils ; en même temps aussi que sa lassitude des idées répandues s'était affirmée, son affection pour les fleurs s'était dégagée de tout résidu, de toute lie » (185) D'abord fasciné par l'ouvrage d'artiste qui imitait les fleurs naturelles, il résolut à l'inverse de trouver des « fleurs naturelles imitant des fleurs fausses » (187). Il se fait alors livrer « une collection de Caladiums » (187) et d'autres plantes rares et fascinantes dont « l'Antharium, une aroïdée récemment importée de Colombie en France ; elle faisait partie d'un lot de cette famille à laquelle appartenait aussi un Amorphophallus, une plante de Cochinchine, aux

feuilles taillées en truelles à poissons, aux longues tiges noires couturées de balafres, pareilles à des membres endommagés de nègre ». (189)

Ainsi « Des Esseintes exultait » (189) !

Pourtant il finit par être « un peu las et il étouffait dans cette atmosphère de plantes enfermées » (194). Sa santé commença même à s'altérer.

Un peu « pervers »

D'abord peut-être par ce goût pour l'utilisation profane des objets liturgiques qui ornent divers endroits de sa demeure.

Sa chambre, par exemple, qu'il voulut semblable à une cellule monastique. Mais une cellule confortable et décorée avec goût... pour « tout en lui conservant son caractère de laideur, imprimer à l'ensemble de la pièce, ainsi traitée, une sorte d'élégance et de distinction ; renverser l'optique du théâtre dont les vils oripeaux jouent les tissus luxueux et chers ; obtenir l'effet absolument opposé, en se servant d'étoffes magnifiques pour donner l'impression d'une guenille ; disposer, en un mot, une loge de chartreux qui eût l'air d'être vraie et qui ne le fût, bien entendu, pas. » (157)

C'est ainsi qu'il « procéda de cette manière : pour imiter le badigeon de l'ocre, le jaune administratif et clérical, il fit tendre ses murs de soie safran ; (...) quant au froid dallage de la cellule, il réussit assez bien à le copier, grâce à un tapis dont le dessin représentait des carreaux rouges, avec des places blanchâtres dans la laine, pour feindre l'usure des sandales et le frottement des bottes » (157)... Rien n'est laissé au hasard, évidemment, le raffinement s'impose...

Pervers aussi dans ses relations aux autres. Du moins avoue-t-il des épisodes équivoques de sa vie passée.

Ce jeune garçon dont il tenta de faire un assassin... « un galopin d'environ seize ans, un enfant palôt et futé, tentant de même qu'une fille. Il suçait péniblement une cigarette dont le papier crevait, percé par les bûches pointues du caporal » (163) Alors qu'il s'approche de Des Esseintes pour lui demander du feu, celui-ci « lui offrit d'aromatiques cigarettes de Dubèque, puis il entama la conversation et incita l'enfant à lui conter son histoire » (163)

Il prit l'envie à Des Esseintes de faire goûter au jeune garçon ce qui lui aurait été inconnu : vin, nourriture raffinée et pour finir... les femmes d'un lupanar des plus fameux. Il résolut d'offrir ce plaisir au jeune garçon pour une durée de trois mois, au terme desquels il cesserait de payer. Alors sans doute celui-ci en arriverait-il à voler, à tuer même, pour ne pas avoir à renoncer à de telles jouissances ! Quel intérêt pour Des Esseintes ? « alors mon but sera atteint, j'aurai contribué, dans la mesure de mes ressources, à créer un gremlin, un ennemi de plus pour cette hideuse société qui nous rançonne » (165-166)

Mais il fut déçu et lui en voulut : « Le petit Judas ! murmurait maintenant Des Esseintes en tisonnant ses braises ; - dire que je n'ai jamais vu son nom figurer parmi les faits divers ! » (166)

Une orientation sexuelle peut-être incertaine, aussi, comme la donne à penser le récit de son étreinte avec Miss Urania. Celle-ci, acrobate dans un cirque, l'attire pour son ambiguïté : « à mesure qu'il admirait sa souplesse et sa force, il voyait un artificiel changement de sexe se produire en elle ; ses singeries gracieuses, ses mièvreries de femelles s'effaçaient de plus en plus, tandis que se développaient, à leur place, les charmes agiles et puissants d'un mâle » (206)

Il imagina que, par une attraction pour le contraire de soi, cette femme serait attirée par « une créature faible, ployée » (206), Des Esseintes lui-même, du moins tel qu'il se décrit.

Pourtant il fut déçu « tous les sentiments enfantins de la femme subsistait en elle ; elle possédait le caquet et la coquetterie des filles entichées de balivernes ; la transmutation des idées masculines dans son corps de femme n'existait pas. » (207-208)

Alors il jeta son dévolu sur une ventriloque et, comble de l'excitation, lui fit interpréter « l'admirable dialogue de la Chimère et du Sphynx (...) récité par des voix gutturales et profondes, rauques puis aiguës, comme surhumaines » (210-211)...

Pourtant elle se lassa de lui, lui préférant « un gaillard dont les exigences étaient moins compliquées et les reins plus sûrs » (212)

Plus tard il éprouva pour un très jeune homme « une défiante amitié qui se prolongea durant des mois ; des Esseintes n'y pensait plus sans frémir ; jamais il n'avait supporté un plus attirant et un plus impérieux fermage ; jamais il n'avait connu de pareils périls, jamais aussi il ne s'était senti plus douloureusement satisfait. » (213) Et l'auteur de rappeler une « hérédité datant du règne de Henri III » (214)...

Très névrosé

Difficile pour une personnalité aussi complexe de résister à la solitude et au retrait à Fontenay : il tombe malade.

« Une fois de plus, cette solitude si ardemment enviée et enfin acquise, avait abouti à une détresse affreuse ; et le silence qui lui était autrefois apparu comme une compensation des sottises écoutées pendant des ans, lui pesait maintenant d'un poids insoutenable » (233)

Les cauchemars d'abord, puis les hallucinations olfactives (une odeur de frangipane qui le poursuit...), l'appétit qui s'en va et le médecin qui recommande le retour à Paris comme seule remède à une mort certaine.

Obligé de s'en retourner au « monde »...

L'isolement n'aura rien réglé pour cette âme raffinée et torturée, Des Esseintes et « sa fièvre d'inconnu, son idéal inassouvi, son besoin d'échapper à l'horrible réalité de l'existence » (211)

Il allait donc retourner à ce monde honni, une noblesse en décomposition qui « avait versé dans l'imbécillité ou l'ordure » (341), un clergé que « le négoce avait envahi », quand « en guise d'antiphonaire, les grands livres de commerce posaient sur des lutrins » et que l'on trouvait « aux quatrièmes pages des journaux, les annonces de cors aux pieds guéris par un prêtre. » (342), la médiocrité d'une bourgeoisie vulgaire et exclusivement soucieuse de s'enrichir, pendant que la « plèbe avait été, par mesure d'hygiène, saignée à blanc » (347) « Eh ! croule donc, société ! meurs donc, vieux monde ! s'écria Des Esseintes, indigné par l'ignominie du spectacle qu'il évoquait » (348)

Il ne reste plus à Des Esseintes qu'à demander à Dieu de « prendre pitié du chrétien qui doute, de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir ! »

Et Huysmans termine ainsi son roman, nous laissant dans le doute et presque inquiets pour son déconcertant héros.



Contacts

Auteurs...

Roditi Denis	flaggrandal@hotmail.com
Dalmasso Elisa	elisa.dalmasso@orange.fr
Perrin Hugues (Sir Vladheim)	perrinh@hotmail.fr
S. Vast Patrick	pat.vast@wanadoo.fr
Crouzet Yves	elsaetyves@wanadoo.fr
R.A Logan	don-adrian2m@orange.fr
Parize Etienne	etienne.parize@orange.fr
Jessy Mystic	jessy-mystic@hotmail.fr
Galandin	galandin@hotmail.fr
Malicious	mysterious_unknown@hotmail.fr
Erwan	brokenbone@hotmail.fr
Gibert Rachel	rachel.gibert@gmail.com
Michelle Lesuisse	mlesuisse2004@yahoo.fr